» vêtu. Il se montra toujours juste, toujours ferme,
» & il fut tout puissant. » M. Ferrand voit bien aussi quelque tache d'usurpation dans la conduite de Charlemagne, mais au moins il estime sa manière de consolider son pouvoir; &, en cela, il ressemble à Machiavel, qui, s'il est permis de se servir de cette expression, n'estime dans la conduite des hommes d'état que le *bien joué*, sans égard à l'objet, à l'intention, & même à la nature des moyens. Cependant est-il vrai que la position de Charlemagne fut moins favorable que celle d'Auguste à l'institution de l'hérédité, comme l'a cru M. Ferrand? elle l'étoit évidemment davantage. Auguste prenoit le pouvoir monarchique après 500 années de république, & Charlemagne le trouvoit établi. Auguste avoit à surmonter les opinions, les affections, les habitudes de tout le peuple Romain; &, au contraire, les opinions, les affections, les habitudes françaises conspiroient pour Charlemagne, qui n'avoit d'opposition à prévoir que de la part d'une famille royale dégénérée. Une république de cinq cents ans tient bien autrement à sa liberté, qu'une nation monarchique ne tient à une famille de *rois fainéans*, quand elle voit à sa tête un chef équitable & puissant. Charlemagne & Auguste ont fait tous deux ce qu'ils ont dû

faire, en faisant deux choses totalement différentes; & si l'un des deux devoit servir d'exemple dans quelqu'ancienne monarchie d'Europe, récemment formée en république, sous l'autorité suprême d'un grand homme, ce seroit à Charlemagne, nullement à Auguste, qu'appartiendroit cet honneur.

Mais Charlemagne n'est pas plus qu'Auguste le héros de M. Ferrand. Le héros de M. Ferrand, c'est Monck. « Honneur à cet homme »immortel ! honneur à ce célèbre Monck ! » C'est ainsi que commence le 84.me chapitre du livre de M. Ferrand. « Ce n'est pas seulement, dit-»il, pour avoir rendu à son pays son gouver-»nement légitime, qu'il a droit à la vénération »de la postérité; c'est pour être parvenu à ce »but si desirable, sans violence, sans secousse, »par la seule sagesse de sa conduite, par son »habileté à profiter des événemens qui se pré-»sentoient, & à faire naître ceux qui pouvoient »lui être utiles. »

M. Ferrand, après ce préambule, fait l'histoire de Monck & du couronnement de Charles II; & on peut dire dans tous les sens qu'il la *fait*; car il ne s'accorde en rien avec l'histoire reçue & avouée. M. Ferrand assure que Monck médita le rétablissement de la royauté & prépara le couron-

nement de Charles II, du moment qu'il eut quitté l'Ecosse; il arrange toutes ses actions, toutes ses paroles d'après cette supposition. Nous avons *la Vie de Monck* par Gumble; elle est bien loin d'autoriser ce systême; & M. Hume, qui trouve assez vraisemblable qu'après la déposition de Richard, Monck ait regardé comme nécessaire le rétablissement de la royauté, néanmoins dit positivement qu'« on n'a pas de » certitude sur le temps auquel il forma des » vues pour le rétablissement du roi. » (*Histoire de la Maison de Stuart, tome XVI, p. 279.*)

A juger Monck par l'ensemble de sa conduite, c'étoit un homme capable de commander, & non de gouverner; d'assister à la clôture d'une révolution, de faciliter celle que les circonstances favorisoient, non de l'accélérer ni d'en marquer le moment, ni d'en déterminer le dernier événement. C'étoit un de ces caractères modérés auxquels chacun s'attache vers la fin de longs troubles où l'on a eu le temps de se lasser des passions qu'on a vues & de celles qu'on a éprouvées, & qui alors peuvent avoir un parti dans l'Etat n'ayant ambitionné que le commandement d'une armée: mais c'étoit aussi un de ces esprits médiocres qui ne se laissent aller aux événemens politiques, que lorsqu'ils n'en prévoient pas de trop fâcheux,

& qu'ils entrevoient quelque chance heureuse ; qui savent profiter des circonstances, sans prétendre les maîtriser, sans s'occuper de les faire naître. C'étoit un de ces hommes qu'une nation désorganisée prend volontiers pour guide dans quelques circonstances désespérées ; mais ne regarde jamais comme chef ; à qui l'on peut demander le rétablissement de l'autorité publique, & jamais d'en être lui-même le dépositaire & le premier agent.

Tel étoit Monck. En couronnant Charles second, il fit ce qu'il pouvoit faire de plus grand & de plus hardi. Sa médiocrité, le sentiment qu'en avoit l'Angleterre, celui qu'il en avoit lui-même, l'empêcha de prétendre jamais au pouvoir. Quand il se décida pour Charles second, il n'avoit rien ajouté ni à la gloire, ni au domaine de l'Angleterre ; il n'étoit que général d'une petite armée ; il la commandoit sous les ordres d'un parlement qu'il craignoit ; pour se soustraire au parlement, il avoit été obligé de se liguer avec la commune de Londres, & de s'excuser devant elle des rigueurs qu'il avoit exercées sur elle-même. Un tel homme, dans de telles circonstances, avoit-il rien de mieux à faire que de rétablir la royauté, de bien mériter de l'héritier du trône, & de

s'assurer une *fortune* ne pouvant s'élever au suprême pouvoir ? Au reste Monck, devenu premier sujet de Charles II, manqua de la probité ou du crédit nécessaire pour faire tenir l'amnistie qu'il avoit promise & fait promettre par le roi, & pendant de longues années le sang coula pour assouvir la vengeance royale.

« Lorsque l'homme sensible, dit M. Ferrand, » arrive à cette grande époque (du couronnement » de Charles II), au milieu des jouissances & » des sensations qu'il éprouve, il a peine à se » défendre d'un regret ; c'est de n'avoir pu être » témoin de la première entrevue de Charles & » de Monck, c'est de n'avoir pu participer à ces » premiers épanchemens entre le *sujet restau-* » *rateur* & le monarque *restauré !* Il eût été » à desirer que la reconnoissance de Charles, » ou la véracité de Monck eût confié à quel- » qu'ami fidèle ce trésor précieux que l'histoire » auroit répandu dans la postérité !...... »

M. Ferrand ne se plaint pas d'une manière aussi touchante de ce que l'histoire raconte des proscriptions qui suivirent la restauration. « Il » faut, dit-il, croire à une providence, à une » divinité protectrice & vengeresse des gouver- » nemens légitimes ; il faut croire à cette ma- » xime conservatrice de la société humaine,

»*varò antecedentem scelestum deseruit pede* »*pœna claudo.*» Cette maxime rappellée par l'auteur à l'occasion de la triste fin des juges de Charles I.er, s'applique naturellement à toutes les personnes qui ont pris part à la révolution française, & rappelle une petite brochure répandue en Europe, il y a quelques années, & dont l'auteur, dit-on, n'étoit pas inconnu à M. Ferrand; on y posoit en principe, que Louis XVIII ne pouvoit se dispenser à son retour de faire pendre au moins un homme par municipalité.....Mais revenons au livre de M. Ferrand.

Après avoir exprimé le regret de ne point lire dans l'histoire les détails de la première entrevue de Charles & de Monck, il continue ainsi: « Si jamais pareil événement se répétoit dans »les annales humaines, *s'il devoit exister un* »*mortel* ASSEZ HEUREUX POUR ÊTRE »*Monck* SECOND..... ; lorsque couvert de »larmes & de gloire, il se jetteroit au cou de »son roi, & que son roi se précipiteroit dans »ses bras, je les conjure tous les deux, au »nom de l'humanité, de ne pas se contenter »de conserver gravé dans leur cœur tout ce »qu'ils auront dit, & encore plus tout ce qu'ils »auront pensé dans ce moment; mais de le »graver

» graver sur l'airain, pour la consolation de la » génération présente, & pour l'instruction des » générations futures. »

Ces invitations sont bien pathétiques, sans doute ; lorsqu'il se trouvera quelque part au monde un *sujet restaurateur* & un *monarque restauré*, ils ne manqueront sûrement pas de rédiger dramatiquement tous les détails de leur entrevue ; & ils n'auront rien de plus pressé à faire que de les communiquer à M. Ferrand.

Mais dans quel pays, dans quel temps M. Ferrand imagine-t-il que pareille scène puisse jamais se renouveller ? dans quel empire l'imagination de M. Ferrand peut-elle se figurer un Monck second rétablissant un roi sur son trône ! A quelle nation prévoit-il qu'il manquera un chef ? Où présume-t-il que l'amour du peuple & l'intérêt public puissent jamais en réclamer un autre que celui qu'elle a ? Où prévoit-il qu'il pourra se trouver un Etat sans gouvernement, & balotté entre un parlement & une municipalité, comme l'étoit l'Angleterre dans le temps de Monck ? Dans quel pays abandonné à l'anarchie, se trouvera un général, commandant, comme Monck, sous des autorités rivales, & incapable de gouverner lui-même ? A quelle malheureuse nation, enfin, peut être réservée

la longue effusion de sang que Monck accorda à la vengeance royale ?......

Aujourd'hui l'Europe entière est gouvernée ; chaque état destiné à être régi par un chef suprême, a un chef avoué, reconnu, consacré. Entre ces chefs, il n'en est aucun qui ne porte une couronne héritée de ses pères ; je me trompe : il faut en excepter un, un seul, mais qui a raffermi des couronnes qu'il pouvoit ôter, qui en a donné qu'il pouvoit prendre pour lui-même, & dont les titres pour gouverner, anciens comme les droits du courage, du génie & de la vertu, ont été plus librement avoués, plus solemnellement reconnus au dedans, au dehors, par sa nation, par les étrangers, qu'aucun de ceux qui ont jamais donné des couronnes en aucun temps & en aucun pays du monde ;.... non, dans l'Europe rien n'est disposé pour offrir à M. Ferrand le spectacle dont il desire si ardemment d'être le témoin.

Mais il est temps de finir ; je rougirois d'aller plus loin : j'ai assez parlé de M. Ferrand & de son livre.

Ce livre en 4 volumes, portant le titre imposant d'*Esprit de l'Histoire*, adressé par un père à son fils, & ensuite publié, dit l'auteur, pour l'instruction de la génération naissante ; ce

livre qui devoit être le recueil, le dépôt des leçons de tous les âges & de tous les pays, pour l'amélioration des hommes & l'accroissement de leur bonheur; ce livre, en un mot, où devoit respirer l'amour de la vérité, n'est qu'un énorme & scandaleux pamphlet contre l'ordre de choses qui s'est établi en France & en faveur de celui qu'il a remplacé; un pamphlet écrit pour un homme contre une nation, écrit sans bonne foi ou sans raison, où l'histoire, dénaturée depuis la première page jusqu'à la dernière, est toute entière produite en faux témoignage par l'esprit d'intrigue, en faveur de l'esprit de parti.

Si quelques personnes pensent encore que la presse est opprimée en France, la libre circulation de cet ouvrage, l'éloge outré qu'en ont fait quelques journaux, & particulièrement le *Mercure*, les détromperont sans doute.

L'ancien gouvernement a prohibé l'Encyclopédie, qui pourtant étoit une compilation sans cohérence, où le théologien plaçoit sa doctrine à côté du sceptique, où l'économiste, ardent zélateur de la monarchie & du *despotisme légal*, écrivoit à côté du grand admirateur des républiques grecques & romaine, & où personne, pas même les admirateurs des

Grecs & des Romains, n'ont jamais attaqué l'autorité royale. L'ancien gouvernement ne permettoit pas qu'un journal discutât des questions de politique, soit intérieure ou extérieure. Aujourd'hui, l'on publie sans obstacle, des livres positivement opposés aux principes sur lesquels tout repose en France, & il se trouve une grande & nombreuse société de journalistes qui chaque jour distribue à toute la France, & la substance de ces livres, & tout ce que leurs propres porte-feuilles & leurs propres pensées peuvent leur fournir dans le même sens.

La liberté de la presse existe donc ; elle existe & j'y crois intimement, puisque j'attaque aussi hautement & aussi fortement que je le puis des livres & des journaux qui me semblent en abuser. Les attaquerois-je, si je croyois que la police dût les prohiber ou en inquiéter les auteurs ? Au reste, en les attaquant, je deviens plus intéressé que leurs auteurs même à leur impunité, même à leur libre circulation. Les prohiber, seroit m'accuser d'avoir compromis, par ma foiblesse, la cause que j'ai embrassée. Donner à ma critique l'appui de l'autorité, seroit dire qu'elle manque de l'appui de la raison. Enfin, faire dégénérer en accusation juridique, une aggression littéraire & politique qui, par sa nature, doit mettre égale-

ment en péril les erreurs des deux combattans, & dont j'ai voulu courir les risques, seroit la marquer d'un sceau honteux; je ne crains pas que l'autorité veuille payer de cet indigne prix un acte de dévouement à la cause de la raison & à l'intérêt public.

TABLE.

FIN.

LETTRE

DU

COMTE DE MIRABEAU

à ***

SUR

M. M. DE CAGLIOSTRO ET LAVATER.

Quantum, carminibus quae verſant atque venenis
humanos animos.

Horat. Serm. L. I. 8.

à BERLIN,
CHEZ FRANÇOIS DE LAGARDE,
Libraire, rue & pont des Chaſſeurs.
1786.

AVIS.

Une traduction Allemande de cette Lettre est sous presse & paroitra incessamment.

LETTRE

ſur M. M. de CAGLIOSTRO ET LAVATER.

Deux ſentimens contradictoires ſe combattent ou plutôt ſe ſuccédent dans le cœur humain rélativement à ceux que le malheur accable.

Le premier, vraiment odieux & non moins redoutable, nous prévient contre eux & nous excite à leur imputer leur infortune à crime.

Le ſecond nous précipite à l'aveugle dans leur parti & nous porte à les abſoudre de leurs torts même les mieux prouvés. C'eſt ainſi que d'une extrémité, l'on ne paſſe jamais qu'à une autre extrémité.

Ce dernier ſentiment eſt aſſurément digne de quelque excuſe, parceque l'indulgence tolérante & la douce compaſſion ſont les premiers beſoins de l'homme. Il n'eſt d'ailleurs pas plus équitable que le premier, & peut être n'eſt-il pas moins dangereux.

J'en pourrois apporter mille raiſons; mais la plus frappante à mon avis, dumoins par ſes conſéquences générales, c'eſt que cette déraiſonnable partialité a été dans tous les pays du monde l'occaſion la plus fréquente & l'excuſe des coups d'autorité & des punitions extrajudiciaires.

En effet l'indélébile penchant que les hommes ont à juger par les cas particuliers, parce qu'en général ils n'échappent point à la paſſion, & n'ont ni ſuite, ni patience; l'extrême difficulté que par cela même, & faute de l'étendue d'eſprit néceſſaire pour ſaiſir tous les

rapports, ils ont à généraliser, ce penchant, dis-je, & cette difficulté les égarent trop souvent, pour que les puissans n'ayent pas quelque prétexte de mépriser l'opinion publique. Et comme elle les domine cependant à un certain point en dépit de tous leurs efforts, ils ont trouvé plus simple, plus sûr, & presque aussi juste de soustraire les grands intérêts à ce tribunal ennemi qui les juge aussi despotiquement que tous les autres mortels. De là les ruses & les violences du crédit ou de l'autorité contre les loix & les formes légales; la confédération tacite des forts contre les foibles; le silence éternel du droit & de l'équité devant l'intrigue ou la puissance. Ce mal vraiment effroyable & dont il est impossible de calculer l'étendue, a jetté tous les jours des racines plus profondes. L'apparente necessité d'abord, la convenance ensuite, l'arbitraire enfin, le hideux arbitraire est devenu le mod rateur presque universel, & les crédules & frivoles humains, toujours pressés de décider, toujours guidés par la passion, toujours tyrannisés par le premier mouvement, ou, ce qui revient au même, la derniere sensation, ont été jusqu'à invoquer l'arbitraire, jusqu'à le bénir, jusqu'à se vanter de ses ravages.

Vous me paroissez, mes chers Compatriotes, avoir en peu de mois & presque en peu d'heures parcouru, rélativement au Comte de Cagliostro, précisément les deux périodes que je viens d'indiquer. Quand j'ai quitté Paris, cet homme étoit un fourbe, un fripon, un escroc qu'il falloit, pour prix de ses découvertes sur la pierre philosophale, sur les moyens de prolonger ou d'éterniser la vie humaine, d'évoquer les morts illustres, de produire de l'eau mère de diamant &c. &c. &c. condamner aux gaèlres pour trois cens ans & un jour.

Aujourd'hui la pitié publique semble embrasser sa défense, ou du moins l'embellir. C'est un homme prodigieux, un bienfaiteur de l'humanité, un philosophe, un

un ſage qui va renouveller l'horrible Drame de Socrate buvant la cigüe. Mille cris s'élèvent de toutes parts; & de ces clameurs confuſes on peut recueillir du moins ces mots: *qu'a-t-il fait? qu'a fait ſa femme? qu'ont-ils fait?* — — —

Qu'ont-ils fait? — — — certes, la queſtion eſt importante, & de toutes celles qui s'éleveront dans l'odieuſe affaire à l'occaſion de laquelle ils ſont détenus, ce n'eſt pas la moins importante; mais auſſi cette queſtion s'agite, & le procès du Comte de Caglioſtro n'offre en cela rien qui le diſtingue de tout autre. En tout procès criminel, on peut, on doit dire de l'accuſé, *qu'a-t-il fait?* la réponſe ſeroit téméraire avant la fin de la procédure; & la queſtion, en tant que reproche fait aux juges, ou à la partie publique, ne le ſeroit pas moins; car *ce que l'accuſé a fait*, eſt préciſément ce qu'il s'agit de juger.

Il faut le juger dans les formes les plus régulières; il faut que l'empriſonnement de l'accuſé ſoit légal, que ſa détention le ſoit auſſi; il faut, qu'elle ſoit humaine & même douce; il faut, que l'accuſé ſoit conſeillé, ſoutenu, défendu, inſtruit de tout ce qui peut contribuer à ſa juſtification; mais il ne faut pas que le public ſe croie le droit de juger une cauſe qui n'eſt pas inſtruite; car il commettroit une injuſtice envers les juges qui n'ont pas moins de droit à ſon équité que l'accuſé; & auxquels on ne peut pas même reprocher, ce qui dans tous ces *il faut*, que mes vœux plutôt que ma raiſon viennent d'écrire, pourroit manquer au Comte de Caglioſtro. S'il n'en eſt privé que par force majeure, ou par les triſtes imperfections de notre légiſlation criminelle, ſi ſon ſort déplorable ne l'eſt pas, quant aux formes de la procédure, plus que celui de tout autre accuſé, qu'avez-vous à reprocher à ſes juges? ô mes concitoyens! à ſes juges qui ſont les vôtres, & que vous ne rendrez jamais plus dignes d'eſtime qu'en les reſpectant davan-

 tage?

tage? à ces juges ſeul & foible abri qui ſoit entre vous & l'arbitraire?..... Sollicitez, invoquez, éclairez l'autorité législative, hâtez par vos repréſentations une révolution tous les jours plus néceſſaire dans notre ordre légal; vous ferez acte d'hommes ſenſibles & de bons citoyens; mais pourquoi vos murmures tomberoient-ils ſur les magiſtrats qui n'ont que le pouvoir judiciaire & qui ſont même bien loin de le poſſéder dans toute ſon étendue? ils ne peuvent qu'obéir aux loix criminelles, ils ne peuvent pas les changer.

Quand je refuſe au public le droit de juger un procès non inſtruit, je n'ai pas ſans doute la folle témérité de prétendre à ce droit. Je ne dirai pas même un ſeul mot de la queſtion portée devant le parlement: *le Comte de Caglioſtro eſt-il, ou n'eſt-il pas coupable dans l'affaire du collier?* je ſuis, pour m'occuper de cette diſcuſſion, trop loin du pays où l'on peut découvrir à cet égard les traces de la vérité, & là même peut-être ces traces ſont trop obſcurcies pour qu'on doive ſe flatter de les diſcerner jamais dans toute leur pureté primitive.

Mais je publierai des faits qui peuvent être inconnus à Paris, & répandre quelque foible lumière ſur le perſonnage ſi ridiculement célèbre dont le mémoire remplit l'Europe aujourd'hui. Je les publierai, dis-je, non pas en ma qualité d'ennemi né des charlatans, & de croiſé contre leurs ſuccès, ſi je puis parler ainſi; le Comte de Caglioſtro eſt malheureux & le malheur m'eſt d'autant plus ſacré qu'il m'eſt plus connu. — Mais dans l'affaire d'éclat qui a été l'occaſion de ſon mémoire, il eſt plus d'un infortuné; & certainement auſſi, parmi ces infortunés, il en eſt pluſieurs auxquels l'enthouſiaſme qu'a inſpiré M. de Caglioſtro pourroit nuire très eſſentiellement, dumoins dans l'opinion publique. Il n'eſt donc pas inutile, & par conſéquent il n'eſt pas indigne d'un ami de la vérité, de percer autant qu'il eſt

en

en lui ſous le maſque du Comte de Caglioſtro; & je concours d'autant plus volontiers à cette bonne œuvre que cet homme bizarre pourroit aſſurément avoir été toute ſa vie un charlatan, & n'être pas un filou dans la trop célèbre & vraiment inconcevable affaire du collier .....

Il eſt difficile de faire une obſervation plus ſimple que celle-ci ſans doute; mais l'homme emploie tant d'eſprit à s'écarter de la ſimplicité; il y revient, & même il la rencontre avec tant de difficulté qu'on ne ſauroit trop dire & redire les choſes ſimples. Celle-ci par exemple trouvera beaucoup de contradicteurs, & M. de Caglioſtro lui-même paroit ne l'avoir pas aſſez ſentie.

Si Caglioſtro a été toute ſa vie, ou ſeulement s'il a ſouvent été un fripon, diſent même les hommes ſages, *pourquoi ne l'auroit-il pas été en cette occaſion?....*

Pourquoi?..... les juges, & ſurtout les juges François ſont rarement, ils ne ſont presque jamais appellés à juger du *pourquoi*: leur unique miſſion eſt de décider *ſi & comment telle choſe a été faite?* Le *pourquoi* n'eſt pas de leur reſſort; ils auroient à peine le droit de s'en occuper dans le cas où l'abſurdité du *pourquoi*, où l'impoſſibilité de donner un motif probable ou raiſonnable de tel fait, devroit ſauver l'accuſé, en excluant toute poſſibilité qu'il fut coupable.

Qu'en Angleterre où la loi eſt le ſeul juge du droit; où les juges du fait ſont abſolument diſtincts du magiſtrat & auſſi indépendans de lui que de la loi; où la déciſion ſur le fait eſt un jugement de raiſon, de tact, de conſcience, & nullement une diſcuſſion excluſivement ſoumiſe à des formes poſitives; qu'en Angleterre où tout eſt beaucoup plutôt dirigé *pour* que *contre* l'accuſé; où l'on veut la vérité & non pas un coupable; où la légiſlation criminelle en un mot eſt abſolument différente de la nôtre dans ſes procédés, dans ſes formes, & presque dans ſon but; qu'en Angleterre les

 jurés

jurés débattent *le pourquoi;* qu'ils concluent de la vie entière d'un homme à tel fait; je ne m'en étonne pas.

Mais chez nous où la loi est si vague & si sévère; où les formes sont si dures, j'ai presque dit, si atroces; où la décision du juge est le plus souvent & malgré lui même si arbitraire...... Ah! gardons nous d'aggraver encore la situation déjà si déplorable de l'accusé en le rendant comptable de sa vie entière à propos d'un seul fait dont l'examen est légalement soumis à des preuves, à des formules positives, assez souvent funestes à l'accusé pour qu'on leur permette une fois de lui être favorables.

A Dieu ne plaise donc que le petit nombre de faits que je rapporterai dans cette lettre, plutôt encore comme des autorités à opposer à d'autres autorités, que comme des allégations positives susceptibles de démonstration; à Dieu ne plaise que ces faits soient destinés à influer le moins du monde dans le jugement du Comte de Cagliostro! mon unique intention à son égard est de suspendre dumoins les jugemens extrêmes que l'on se hâte de porter avec une inconsidération vraiment coupable sur cet homme que l'on ne veut jamais que deifier, ou supplicier; au nom de qui l'on distribue le blâme & l'infamie sur des personnes assez malheureuses pour mériter autant de pitié qu'un aventureux inconnu; & sur la ruine desquelles on voudroit élever son innocence & presque son apothéose.

La confession du Comte de Cagliostro ressemble à un conte des mille & une nuits, & peut-être n'est-ce pas la faute de ce romanesque Etranger; car les bornes du possible sont bien reculées, & le vrai n'est pas toujours vraisemblable. Peut-être aussi n'est-ce pas sans dessein que son histoire a pris cette teinte orientale; un comptable embarassé ne sauroit s'envelopper de trop d'obscurité, & l'on est sûr avec du merveilleux & des formes dra-

dramatiques d'inspirer au plus grand nombre des hommes un très grand intérêt. Quoi qu'il en soit, & quelle que puisse être la cause des épaisses ténèbres, dont le Comte de Cagliostro est enveloppé, il paroit qu'il en appelle plutôt aux témoins de ses actions depuis qu'il est en Europe, qu'aux principaux événemens de sa vie, qu'il n'espère, ou ne veut pas plus constater que les bases de son existence sociale.

Parmi ces témoins, je n'ai pas trouvé M. de Normandez chargé des affaires d'Espagne à St. Petersbourg en 1780; & sur la réquisition duquel le Comte de Cagliostro fut obligé de sortir de Russie comme ayant usurpé le titre de Colonel au service d'Espagne. Alors aussi cette Demoiselle de qualité Romaine, nommée aujourd'hui Seraphina Felichiani, se faisoit annoncer comme princesse de Santa-Croce. Tous deux eurent ordre de s'éloigner & cette anecdote fut insérée par autorité du Gouvernement dans les gazettes de Madrid & de St. Petersbourg.

Je n'ai pas apperçu davantage parmi les témoins de M. de Cagliostro le Comte de Gœrtz, Envoyé extraordinaire du Roi de Prusse en Russie dans le même temps, à qui le Consul de Prusse à Cadix fit passer une réclamation au sujet de lettres de change, souscrites par le Comte de Cagliostro pour une somme de 5000 Roubles, & non acquittées. Il n'échappa à cette poursuite que grâces au premier événement qui le forçoit à sortir du pays. — Ce dernier fait donne à penser, ou que le Comte de Cagliostro ne savoit point alors faire de l'or quoiqu'il sut déjà fixer le vif argent & le transmuter en argent pur; (du moins il prétendoit le faire en Courlande *) ou que les banquiers qui, dit-il aujourd'hui,

 lui

*) Ein paar Tröpflein aus dem Brunnen der Wahrheit, ausgegossen von dem neuen Thaumaturgen Cagliostro am Vorgebürge. 1781. p. 18, 19.

lui dévoueroient au premier signe toute leur fortune, n'avoient pas encore de rélations avec lui.

Il est, dit-on, beaucoup d'autres témoins de faits du même genre qui ne sont point rappellés dans le mémoire de M. de Cagliostro; mais en revanche on y trouve un long & magnifique passage, attribué à M. William Coxe, auteur d'un voyage en Suisse.

Qu'il me soit permis, dit M. de Cagliostro, *de citer un passage d'un livre imprimé en* 1783. *ayant pour titre*: Lettres sur la Suisse (& en note *par William Coxe*). *L'estimable auteur de ces Lettres s'exprime ainsi, tom.* 1. *pag.* 5 *& suivantes.*

„Cet homme singulier, étonnant, admirable par sa „conduite & pas ses vastes connoissances, d'une figure „qui annonce l'esprit & exprime le génie, ayant des „yeux de feu qui lisent au fond des ames, est arrivé de „Russie depuis sept à huit mois, & paroit vouloir se „fixer dans cette Ville (Strasbourg) aumoins pour „quelque tems. Personne ne sait d'où il est, ce qu'il „est, où il va. Aimé, chéri, respecté des Comman- „dans de la Place & des principaux de la Ville, adoré „des pauvres & du petit peuple, haï, calomnié, persé- „cuté par certaines gens, ne recevant ni argent, ni „présens de ceux qu'il guérit, passant sa vie à voir des „malades, sur tout des pauvres, les aidant de remèdes „qu'il leur distribue gratis, & de sa bourse pour avoir „du bouillon, mangeant fort peu & presque toujours „des pâtés d'Italie, ne se couchant jamais & ne dor- „mant qu'environ deux ou trois heures, assis dans un „fauteuil, enfin toujours prêt à voler au secours du mal- „heureux à quelque heure que ce soit, & n'ayant d'au- „tre plaisir que celui de soulager ses semblables, cet „homme incroyable tient un état d'autant plus éton- „nant, qu'il paie tout d'avance & qu'on ne sait d'où il

„tire

„ tire ſes revenus, ni qui lui fournit de l'argent. Vous „ ſentez bien, Madame, qu'on fait force plaiſanteries „ à ſes dépens; c'eſt au moins l'Ante-Chriſt; il a cinq „ à ſix cens ans, il poſſede la pierre philoſophale, la „ médecine univerſelle; enfin c'eſt une de ces intelli-„ gences que le Créateur envoie quelquefois ſur la terre, „ revêtue d'une enveloppe mortelle. Si cela eſt, c'eſt „ une Intelligence bien eſtimable. J'ai vu peu d'ames „ auſſi ſenſibles que la ſienne, de cœurs ſi tendres, ſi „ bons, ſi compatiſſans. Perſonne n'a plus d'eſprit & „ de connoiſſances que lui; il ſait preſque toutes les lan-„ gues de l'Europe & de l'Aſie, & ſon éloquence étonne, „ entraîne, même dans celle qu'il parle le moins bien. Je „ ne vous dis rien de ſes cures merveilleuſes: il faudroit „ des volumes, & tous les journaux vous en parleront; „ vous ſaurez ſeulement que de plus de quinze mille ma-„ lades qu'il a traités, ſes ennemis les plus forcenés ne „ lui reprochent que trois morts, auxquelles encore n'a-„ t-il pas plus de part que moi.....

„ Pardonnez moi, Madame, ſi je m'arrête encore „ quelques momens ſur cet homme inconcevable. Je „ ſors de ſon audience. Oh! que vous chéririez ce „ digne mortel, ſi vous l'euſſiez vu, comme moi, cou-„ rir de pauvre en pauvre, panſer avec ardeur leurs „ bleſſures dégoûtantes, adoucir leurs maux, les conſo-„ ler par l'eſpérance, leur diſpenſer les remedes, les „ combler de bienfaits, enfin les accabler de ſes dons, „ ſans autre but que celui de ſecourir l'humanité ſouf-„ frante, & de jouir de l'ineſtimable douceur d'être ſur „ la terre l'image de la Divinité bienfaiſante.

„ Repréſentez vous, Madame, une ſalle immenſe, „ remplie de ces malheureuſes créatures, preſque toutes „ privées des ſecours les plus néceſſaires, & tendant vers „ le ciel leurs mains défaillantes qu'elles avoient peine à „ ſoutenir, pour implorer la charité du comte. Il les

„ écoute

„ écoute l'une après l'autre, n'oublie aucune de leurs pa-
„ roles, sort pour quelques momens, rentre bientôt
„ chargé d'une foule de remèdes qu'il dispense à chacun
„ de ces infortunés, en leur répétant ce qu'ils lui ont dit
„ de leur maladie, & les assurant qu'ils seront bientôt
„ guéris s'ils veulent exécuter fidélement les ordonnan-
„ ces. Mais les remèdes seuls seroient insuffisans; il leur
„ faut du bouillon, pour acquérir la force de les sup-
„ porter: peu de ces infortunés ont les moyens de s'en
„ procurer: la bourse du sensible Comte est partagée en-
„ tre eux; il semble qu'elle soit inépuisable. Plus heu-
„ reux de donner que de recevoir, sa joie se manifeste
„ par sa sensibilité. Ces malheureux, pénétrés de re-
„ connoissance, d'amour & de respect, se prosternent à
„ ses pieds, embrassent ses genoux, l'appellent leur sau-
„ veur, leur père, leur dieu..... Le bon homme s'at-
„ tendrit, les larmes coulent de ses yeux; il voudroit
„ les cacher, mais il n'en a pas la force; il pleure &
„ l'assemblée fond en larmes...... Larmes délicieu-
„ ses, qui sont la jouissance du cœur, & dont les char-
„ mes ne peuvent se concevoir, quand on n'a pas été
„ assez heureux pour en verser de semblables!

„ Voilà une bien foible esquisse du spectacle enchan-
„ teur dont je viens de jouir, & qui se renouvelle trois
„ fois la semaine".

Les premiers mots qui suivent ce panégyrique vraiment extatique, sont ceux ci: *Le témoignage que cet auteur rend à la vérité n'a rien d'exagéré*... je ne puis pas même prononcer si la traduction de M. de Cagliostro, ou de son defenseur est ou n'est pas *exagérée*, car je n'ai pu parvenir à me procurer l'original de M. Coxe, & après beaucoup de recherches, j'ai lieu de croire qu'il n'est pas même à Berlin. Au reste je dis, cette traduction de M. de Cagliostro ou de son défenseur

ſeur *), parceque le morceau cité n'exiſte pas dans l'excellente traduction de l'ouvrage de William Coxe que M. Ramond a tant & ſi bien enrichie; il n'exiſte pas, dis-je, au moins dans l'édition de 1782 **) (*imprimé en 1783*, dit à la verité M. de Caglioſtro, & l'expreſſion eſt impropre; car l'ouvrage de Coxe a été imprimé en anglois dès 1780). Dans cette édition de 1782, parfaitement ſemblable aux trois autres qui ſont venues à ma connoiſſance, on ne trouve pas un mot ni ſur M. de Caglioſtro, ni même ſur la ville de Strasbourg; il faut en dire autant de la traduction allemande***), & cette variante méritoit d'autant plus l'attention de l'éditeur du mémoire de M. de Caglioſtro, qu'elle eſt plus ſingulière. L'ouvrage de M. William Coxe, bien que dédié à Lady Herbert comteſſe de Pembroke, eſt tout compoſé de lettres addreſſées à M[r]. W. Melmoth; & dans celle que cite M. de Caglioſtro, ſans nous dire *s'il* copie l'original ou la traduction, M. Coxe parle à une Dame! .....

Quoi qu'il en ſoit & ſuppoſant cette traduction, dont je voudrois pourtant voir l'original, auſſi fidelle qu'il eſt probable qu'elle l'eſt en effet, j'oppoſerai à l'éloge

*) Seroit-ce celle d'un M. de Carbonnieres que je vois indiquée dans une des éditions du mémoire de M. de Caglioſtro. Il dit en note à propos de cet officier de la maiſon de Rohan, *auteur de l'excellente traduction des voyages de Coxe.* Je connois un voyage de M. Coxe en Ruſſie. J'en connois un en Suiſſe traduit & augmenté de plus de moitié par M. Ramond; je n'ai jamais entendu parler d'une traduction de M. de Carbonnieres, & il ſeroit aſſez ſingulier que dans l'eſpace de deux ans, on put citer deux *excellentes traductions* d'un ouvrage tel que celui de M. Coxe. *Voyez le NB. à la fin du fragment de M. Meiners.*

**) à Paris chez Belin, libraire, rue St. Jacques &c. & à Lauſanne chez Fr. Graſſet & compagnie.

***) Cette traduction attribuée à M. Riesbeck a paru à Zurich en 1781.

l'éloge pompeux de M. William Coxe, écrivain, quoi qu'en dise M. de Cagliostro, médiocrement estimé en Angleterre, la critique sévère de M. Meiners, professeur de Göttingen, aussi respecté en Allemagne par ses qualités morales que par ses vastes connoissances; & je la transporterai littéralement dans notre langue pour ne pas l'altérer le moins du monde.

*) „Avant même d'arriver à Strasbourg, j'étois comme „sûr que je n'aprocherois pas du Comte de Cagliostro, „ou tout au moins que je ne lui parlerois pas. J'avois „appris de différentes personnes qu'il ne recevoit sous „quelque prétexte que ce fut aucun voyageur en santé „& uniquement curieux de le voir pour le voir, qu'il „donnoit audience à ceux qui n'étoient pas malades de „la façon la plus grossière & qu'il les traitoit comme „des espions. Il me parut indigne de moi de prétex„ter une maladie, & quand même cette feinte n'auroit „pas été contre mon caractère, j'aurois toujours réfléchi „que ma visite, qui pouvoit être mal interprétée par les „uns ou par les autres, pouvoit augmenter ou affermir „la considération dont jouissoit un homme que je vou„drois de tout mon cœur rendre suspect à toute la terre.

„Quoi

*) Schon ehe ich nach Strasburg kam, wusste ich fast gewiss, dass ich den Grafen Cagliostro nicht in der Nähe sehen, oder wenigstens nicht sprechen würde. Ich hatte es von mehrern Personen gehört, dass er unter keiner Bedingung Besuche von gesunden und neugierigen Reisenden annehme, und dass er solche, die ohne krank zu seyn in seinen Audienzen erschienen, auf die gröbste Art als Spione behandle. Eine Krankheit zu erdichten, schien mir meiner unwürdig, und wenn dies auch nicht meinem Charakter widersprochen hätte, so würde ich doch Bedenken getragen haben, durch meinen Besuch, der von einem oder dem andern hätte missgedeutet werden können, etwas zur Vermehrung oder Bestätigung des Ansehens eines Mannes beyzutragen, den ich gerne der ganzen Welt verdächtig machen möchte.

Un-

„Quoi que je n'aye pas vu ce nouvel Esculape de „près; mais seulement dans une voiture qui passoit très „rapidement, je crois cependant que j'ai appris à le „connoître plus particulièrement que bien d'autres qui „se sont arrêtés des mois entiers autour de lui. Cet „homme étoit à mes yeux une apparition trop merveil„leuse & un trait trop caractéristique de notre siécle, „pour que je ne m'efforçasse pas dans l'éloignement où „je me trouvois de lui, de l'étudier ou d'acquérir tous „les éclaircissemens possibles sur son compte. J'ai „questionné un nombre infini de personnes de divers „pays à son sujet, & selon le témoignage des plus dignes „de foi, je suis obligé de conclure que le Comte de Ca„gliostro a été de tout temps & qu'il est encore plus „fourbe que fanatique.

„Je n'ai pu rien apprendre de positif au sujet de sa „patrie; quelques uns l'ont fait passer pour Espagnol, „d'autres pour Juif, Italien, Ragusain, & même pour „Arabe;

Ungeachtet ich aber den neuen Aesculap nicht in der Nähe, sondern in einer schnell vorüberfahrenden Kutsche gesehen habe, so glaube ich doch, ihn näher kennen zu lernen, als viele, die sich Monate lang bey ihm aufgehalten haben. Er war mir schon lange eine zu merkwürdige Erscheinung, und ein zu wichtiger und charakteristischer Zug unsers Zeitalters, als dass ich ihn nicht, so viel mir möglich war, in der Ferne hätte beobachten, und durch die sorgfältigsten Erkundigungen mich ihm hätte nähern sollen. Ich habe unzählige Personen aus allerley Ländern über ihn gefragt, und nach den Zeugnissen der glaubwürdigsten unter ihnen, muss ich nothwendig annehmen, dass der Graf Cagliostro von jeher mehr Betrüger, als Schwärmer war, und dass er das erstere noch immerfort ist.

Ueber sein Vaterland habe ich nichts gewisses erfahren können. Einige geben ihn für einen Spanier, andere für einen Juden, oder Italiäner, oder Ragusaner, oder gar für einen

„Arabe; ils ajoutent qu'il a persuadé à un Prince d'Asie „d'envoyer son fils en Europe & qu'il assassina ce fils „sur mer, pour s'emparer de ses trésors.

Comme le prétendu comte s'énonce mal dans tou„tes les langues qu'il parle, & que vraisemblablement „il a passé la plus grande partie de sa vie sous de faux „noms hors de sa patrie, il sera peut-être à jamais im„possible de trouver la trace de son origine. Je con„nois aussi peu les maîtres qui l'ont instruit, les Villes „où il a donné les premières preuves de sa science se„crette, que sa patrie; mais je sais avec certitude qu'il „a été depuis peu de temps en Russie & dans d'autres „pays du Nord, où il s'est fait passer pour un Mage, „mais qu'il y a eu si peu de vogue qu'il s'est vu obligé „de changer bientôt de théatre. Le peu de succès de „plusieurs de ses jongleries l'a rendu insensiblement „plus prudent & plus délié. Ce fut pour ainsi dire par „des expériences sur lui même qu'il acquit ses premieres „con-

---

einen Araber aus, der einen asiatischen Prinzen beredet habe, seinen Sohn nach Europa zu schicken, und der diesen Sohn auf der See hingerichtet habe, um sich seiner Schätze bemächtigen zu können.

Weil der angebliche Graf alle Sprachen, die man ihn reden hört, schlecht spricht, und wahrscheinlich den grösten Theil seines Lebens unter falschen Namen ausser seinem Vaterlande zugebracht hat, so wird es vielleicht nie möglich seyn, auf die Spur seiner Abkunft zu kommen. Die Lehrer, von welchen er ist unterrichtet worden, und die Städte, wo er die ersten Proben seiner geheimen Wissenschaften abgelegt hat, kenne ich eben so wenig, als sein Vaterland; aber das weiss ich gewiss, dass er sich vor nicht gar langer Zeit in Russland und andern nordischen Ländern für einen Magus ausgab, und so wenig Beyfall erhielt, dass er seinen Schauplatz bald verändern musste. Seine oft misslungene Gaukeleyen machten ihn immer feiner und vorsichtiger: er lernte gleichsam allmälig

„ connoissances; peut-être aussi se servit-il du conseil
„ de gens qui en firent dans la suite un instrument de
„ superstition & d'enthousiasme.“

A son arrivée à Strasbourg, il s'attacha d'abord aux
„ Franc-Maçons; mais seulement aussi long-temps qu'il
„ crut n'être pas en état de se soutenir par lui même.
„ Il gagna bientôt la confiance du Préteur & du Cardi-
„ nal, & par ceux-ci celle de la Cour à un tel point, que ses
„ ennemis ne purent pas même former le projet de le faire
„ échouer. Il agit avec le Préteur & avec le Cardinal,
„ comme avec des personnes qui lui avoient des obliga-
„ tions infinies, & auxquelles il n'en avoit aucune; aussi
„ se sert-il de l'équipage du Cardinal comme s'il étoit le
„ sien. Il prétend pouvoir éventer ou deviner ceux qui
„ sont athées: leurs exhalaisons lui font ressentir des fré-
„ missemens épileptiques; car en sa qualité de bon jon-
„ gleur il peut tomber quand il veut dans cette sainte
„ maladie. Il ne se vante plus en public de sa puissance
„ sur
“

allmälig an sich selbst aus, und genoss vielleicht auch den Rath von Männern, in deren Hand er in der Folge ein Werkzeug des Aberglaubens und der Schwärmerey wurde. Bey seiner Ankunft in Strassburg schloss er sich zuerst an die Maurer an, allein nur so lange, als er für sich selbst noch nicht fest genug zu stehen glaubte; er gewann bald die Gunst des Prätors und Cardinals, und durch diese die Gunst des Hofes in einem solchen Grade, dass seine Gegner nicht einmal daran denken können, ihn stürzen zu wollen. Mit dem Prätor und Cardinal soll er wie mit Personen umgehen, die ihm unendlich viel, und denen er nichts zu danken hätte; auch braucht er die Equipage des Cardinals eben so frey, als seine eigene. Er giebt vor, dass er Gottesläugner riechen könne, und dass er durch ihre Ausdünstungen in epileptische Zückungen versetzt werde, in welche heilige Krankheit er, wie ein ächter Jongleur fallen kann, wann er will. Oeffentlich rühmt er sich nicht mehr der Herrschafft über Geister, und anderer magischen Künste;

allein

„sur les esprits, ni d'autres arts magiques; mais je sçais „avec certitude qu'il évoque encore actuellement des „esprits, & qu'il prétend pouvoir guérir des maladies „par leur secours & leur apparition: je sçais aussi qu'il „ne connoit pas plus que tout autre charlatan la nature „du corps humain, celle de ses maladies, non plus que „les remèdes usités. Toute sa science dans l'art de „guérir ainsi que celle des plus fameux charlatans, & fai-„seurs de miracles, soit anciens, soit modernes, se borne „uniquement, ou pour la plus grande partie, aux mala-„dies des nerfs. Ce qui contribue le plus à ces sortes „de guérisons, est chez les uns la diète, chez les autres „des remèdes violens, & chez la plus grande partie la „foi aux préparatifs pompeux & aux dons miraculeux „du docteur.

„Selon le récit des personnes dignes de foi par les-„quelles il a été long-temps observé, le comte de Cagli-„ostro est indocile, emporté contre toute représenta-„tion, versatile, & homme de peu de sens. La meil-„leure idée qu'il ait peut-être eue de sa vie, a été sans

„con-

---

allein ich weiss es eben so gewiss, dass er noch jetzo Geister hervorrufen, und durch ihre Hülfe und Erscheinungen, Krankheiten heilen zu können vorgiebt, als ich es weiss, dass er von der Natur des menschlichen Körpers, von der Natur seiner Krankheiten und dem Gebrauche aller gewöhnlichen Heilmittel nicht mehr, wie jeder Charlatan, versteht. Seine ganze Heilungskunst ist, wie die aller berüchtigten Magier und Wunderthäter alter und neuer Zeit, nur allein, oder doch hauptsächlich auf Nervenkrankheiten eingeschränkt, bey denen durch die Diät, durch einige heroische Arzeneyen, am meisten aber durch den starken Glauben an die Wundergaben und die magisch-feierlichen Zurüstungen des Arztes unglaublich viel ausgerichtet werden kann.

Nach den glaubwürdigsten Erzählungen von Personen, die ihn lange beobachtet haben, ist er ein über alle Vorstellungen heftiger, unbesonnener und unbeständiger Mann, und der glücklichste Einfall also, den er vielleicht in seinem Leben,

ge-

„ contredit de se rendre inaccessible & de persévérer „ dans cette retraite prudente qui lui a servi de boulevard & sans laquelle il auroit sûrement déja été attrapé „ & démasqué. On crut à tort pendant quelque temps „ qu'il partageoit avec son apothicaire le bénéfice des remèdes qu'il prescrivoit à ses malades. Sitôt que Cagliostro apprit qu'on avoit de tels soupçons, il changea „ d'apothicaire & força celui qu'il choisit (je tiens ce fait de „ plusieurs personnes) à vendre les remèdes à un prix si „ bas qu'il n'y put trouver qu'un petit bénéfice. Lui „ même ne prend rien pour ses peines, ni payement, ni „ présent, & si on lui en offre quelqu'un qui soit de nature à ne pouvoir être refusé sans offense, il fait aussitôt un contre-présent en échange qui vaut autant & „ plus que celui qu'il a reçu. Non seulement il ne reçoit „ rien de ses malades; mais il les loge chez lui & leur „ donne sa table des mois entiers, sans la moindre rétribution. Outre cette ostentation de désintéressement,

gehabt hat, war unstreitig dieser, dass er sich gleichsam unzugänglich machte, und die hartnäckigste Zurückhaltung als ein Bollwerk um sich her zog, ohne welche Vorsicht er gewiss schon lange ertappt oder ausgeholt worden wäre. Darinn hat man ihm eine Zeitlang Unrecht, dass man glaubte: er theile mit seinem Apotheker die Vortheile des Verkaufs der Arzneyen, die er seinen Patienten verschriebe. So bald Cagliostro hörte, dass man dergleichen Argwohn hege, änderte er sogleich seinen Apotheker, und nöthigte ihn (so habe ich wenigstens von mehrern gehört) die Arzneyen so wohlfeil zu verkaufen, dass er nur wenig dabey gewinnen kann. Er selbst nimmt für seine Bemühung weder Bezahlung, noch Geschenke, und wenn die leztern von der Art sind, dass er sie ohne Beleidigung nicht ausschlagen kann, so macht er sogleich Gegengeschenke, die eben so viel oder noch mehr werth sind, als die, welche er empfangen hat. Ja er nimmt von seinen Patienten nicht allein nichts, sondern nimmt sie oft Monate lang in sein Haus und an seine Tafel auf, ohne sich die geringste

„M. de Caglioſtro fait encore une grande dépenſe; il „joue gros jeu & perd presque toujours contre les Da„mes. On peut compter ſans exagérer qu'il répand „20000 livres par année. La plus grande ſingularité de la „dépenſe de cet homme, c'eſt que perſonne n'en ſait la „ſource, & ne connoit les mains par leſquelles il reçoit „continuellement tant d'argent; il n'a jamais touché de „fortes ſommes par la poſte; aucun banquier ne lui a „fait de payemens, aucun joaillier ne lui a acheté de „diamans; quelqu'un m'a aſſuré qu'il avoit eu en Saxe „de très-grands tréſors tant en argent comptant qu'en „bijoux.

„Ce myſtère dont Caglioſtro couvre à deſſein l'o„rigine de ſes revenus & de ſa dépenſe, a plus donné „lieu aux préjugés merveilleux que l'on s'eſt formés ſur „lui que ſon déſintéreſſement & ſes guériſons. On croit „que c'eſt un homme divin, un homme extraordinaire, „qui a approfondi les myſtères les plus ſecrets de la na„ture

---

ringſte Vergeltung aufdringen zu laſſen. Bey dieſer, wie Sie leicht denken können, ſehr in die Augen fallenden Uneigennützigkeit macht er einen beträchtlichen Aufwand, ſpielt hohe Spiele, verliert faſt beſtändig an Damen, ſo daſs er nach dem mäſsigſten Anſchlage wenigſtens 20000 Livres jährlich verzehren muſs. Das ſeltſamſte bey dem groſsen Aufwande dieſes Mannes iſt der Umſtand, daſs kein Menſch weder die Quellen weiſs, aus welchen, noch die Hände, durch welche er beſtändig ſo viel Geld erhält. Er hat niemals beträchtliche Summen auf der Poſt bekommen. Kein Wechsler hat ihm je Geld ausgezahlt, und kein Juwelirer hat Edelgeſteine von ihm eingekauft, wiewohl mich jemand verſichert hat, daſs er in Sachſen groſse Schätze, ſowohl an baarem Gelde, als an Kleinodien bey ſich gehabt hätte. Dieſe Dunkelheit, welche Caglioſtro vorſätzlich über die Quellen ſeiner Einkünfte und ſeines Aufwandes verbreitet, hat noch mehr, als ſeine Uneigennützigkeit und angeblichen Wunderkuren, das Vorurtheil befördert, daſs er ein göttlicher auſſerordentlicher Mann ſeyn müſſe, der die Natur in ihren geheimſten Wirkungen belauert, und ihr unter an-

„ture & lui a dérobé celui de faire de l'or. Cependant, „à mon avis, on ne pouvoit conclure autre chose de sa „façon mystérieuse d'agir, sinon qu'il est vraisemblable„ment en rélation avec une société de personnes qui „par son moyen veulent parvenir à un but très intéres„sant pour elles. Il doit leur être très-facile de soutenir „non seulement la dépense de leur émissaire, mais en„core de lui faire passer des sommes considérables sans „que personne s'en apperçoive. Car enfin Cagliostro „auroit la science de faire de l'or, qu'il faudroit au„moins supposer, pour expliquer sa fortune, que quel„qu'un eut vu, ou acheté de ses masses, ou lingots.

„C'est avec un mélange de douleur & de regrets „pour notre siècle que j'écris ceci, d'autant plus que „cet homme a non seulement trompé des personnes de „haut rang qui de tout temps ont été les plus crédules „pour ces sortes d'imposteurs; mais aussi des savans „& même des médecins & des curieux de la nature

 „chez

andern Geheimnissen auch das Goldmachen abgestohlen habe. Meiner Meynung nach hätte man aus dem geheimnissvollen Wesen des Grafen weiter nichts schliesserı sollen, als dass er vermuthlich mit einer Gesellschaft von Menschen in Verbindung stehe, die durch ihn gewisse ihnen sehr wichtige Zwecke befördern wollen, und denen es ein leichtes ist, nicht nur den Aufwand des Dieners ihrer Absichten zu bestreiten, sondern ihm auch grosse Summen zukommen zu lassen, ohne dass irgend ein anderer Mensch etwas davon erfahren könne. Wenn Cagliostro auch die Kunst Gold zu machen verstünde, so müsste man doch wenigstens annehmen, dass jemand die von ihm verwandelten Goldmassen oder Goldstangen gesehen, oder gekauft hätte.

Mit einer Mischung von Wehmuth und Unwillen gegen unser Zeitalter schreibe ich es nieder, dass dieser Mann nicht nur unter manchen Grossen, die von jeher von solchen Menschen am leichtesten berückt worden sind, sondern auch bey manchen Gelehrten und selbst Aerzten und Naturforschern Eingang gefunden hat. Wenn wir Deutschen so verdorben wären, als die Römer und Grie-

chen

„chez lesquels il a été admis. Si nous autres Allemands nous étions aussi corrompus que les Grecs & les Romains du premier & du second siècle de notre Ere, je prophétiserois, comme un prophête quelconque, le retour d'une nouvelle philosophie platonicienne amalgamée de barbarie. †)

On n'entendroit pas en France l'avant dernier paragraphe de M. Meiners, & peut-être aussi manquerois-je au devoir d'observateur impartial, si je n'expliquois pas son apparente obscurité. M. Meiners y fait allusion & semble adhérer à une opinion que j'ai trouvée très répandue parmi les savans & plus encore parmi les sages d'Allemagne; à savoir que les Jésuites ourdissent des trêmes secrètes dans les pays protestans, ou pour y rassasier leur soif de prosélitisme, ou pour s'y ménager une influence qui répare leurs malheurs, & rétablisse avec éclat leur société plutôt dispersée qu'anéantie. On soutient qu'ils stipendient dans cet objet un grand nombre d'émissaires dont le principal ressort est leur prétendue habileté dans les sciences occultes, & la curiosité crédule des grands dont ils savent exalter l'imagination, fasciner l'esprit, capter la confiance. Il paroit que M. Meiners regarde Cagliostro comme un des principaux organes de cette étrange mission.

Je

chen im ersten und zweyten Jahrhundert; so wollte ich so gewiss, als irgend ein Prophet je geweissaget hat, die Rückkehr der Neuplatonischen Philosophie und der damit verbundenen Barbarey verkündigen. *Meinert Briefe über die Schweiz, 2ter Th. p.*

†) *NB. Je corrigeois cette feuille, lorsque je suis parvenu enfin à me procurer l'original de M. William Coxe. Il est parfaitement conforme à la traduction françoise, & à la traduction Allemande, de sorte qu'il devient beaucoup plus que probable que le passage attribué a M. William Coxe par M. de Cagliostro est entièrement supposé. Il est possible, que si M. de Carbonnières a réellement fait une autre traduction des lettres sur la Suisse, ou s'il a donné au public celle du voyage de M. Coxe en Pologne & en Russie, il y ait interpolé ce morceau. Mais assurément M. Coxe n'a pas écrit dans l'ouvrage cité ce que l'on assure y avoir trouvé.*

Je le répète: cette opinion sur les prétendues machinations jésuitiques, que tout homme sensé, qui n'habite pas les pays situés entre le Rhin & le Danube, prendra peut-être pour une vision absurde, est cependant celle d'un grand nombre d'hommes sages, modérés, instruits, auxquels on ne sauroit contester un caractère très moral & de la vraie philosophie. Et comme ils ont rencontré, quoiqu'en très petit nombre, quelques contradicteurs qui méritent des égards, *) il en est résulté un polémique singulier & piquant **) auquel ont pris part d'un bout à l'autre de l'Allemagne des hommes sensés, des écrivains estimés, de bons citoyens. J'ai peine à croire qu'après avoir lu attentivement leurs écrits, tout homme de sens ne soit pas obligé de convenir, que le nombre des visionnaires & des superstitieux augmente plutôt qu'il ne diminue, & que le fanatisme & l'intolérance ne dorment jamais. Vérité trop négligée, trop méconnue peut-être, depuis qu'on nous a prodigué jusqu'à la satiété tant de plaisanteries bonnes ou mauvaises, tant d'écrits estimables ou méprisables sur l'abus des opinions religieuses, & les conséquences du

*) M. Garve par exemple, écrivain très estimé & vraiment estimable.

**) J'indiquerai ici quelques-unes des principales piéces de ce polémique. Dans la *berlinische Monatsschrift, février 1784.* vous trouverez un article de *acatholicus tolerans* réfuté par le prêtre catholique Schorenstein dans *historisches portefeuille* 9bre. 1784. — réplique *Monatsschrift*, janvier 1785. No. 5. — même mois de janvier No. 7. *sur le prosélitisme actuel.* Avril 1785. No. 4. réfutation juillet 1785. ibid. article de M. Garve sur les craintes des protestans rélativement au prosélitisme des Catholiques No. 5. — ibid. réfutation par M. Biester. Août No. 2. lettre aux Rose-croix protestans (cet article est de première importance) — Xbre. No. 2. autre article de M. Garve & réponse de M. Biester No. 3. continuée dans le mois de janvier 1786. enfin une très ample réfutation de M. Garve s'imprime actuellement comme un appendix aux voyages de M. Nicolai.

proſélitisme. On écrit pour les philoſophes; on écrit pour les ſavans; on écrit pour les beaux eſprits; on n'écrit ni pour les grands, ni pour le peuple; cependant les philoſophes ſavent à quoi s'en tenir; les ſavans aiment mieux être doctes qu'inſtruits; & les beaux eſprits veulent plutôt briller qu'apprendre & ſurtout qu'être utiles. Ce ſont les grands, c'eſt le peuple, auxquels il faudroit enſeigner; mais les livres élémentaires n'exiſtent pas; ou, pour la plûpart, ils ſont des écrits très mépriſables; & quand les académies, quand les gens de lettres montrent quelque inſtruction, on vante les lumières d'une nation, qui cependant étouffe, ou ſe débat inutilement dans ſes langes au bruit des contes dont la bercent ſes nourrices.

Quoi qu'il en ſoit, l'opinion de M. Meiners peut ſans doute le rendre ſuſpect de quelque prévention rélativement au Comte de Caglioſtro. Cependant elle me paroit mériter quelque examen, lorsque je réfléchis aux liaiſons du myſtérieux adepte avec M. Lavater; car ce fameux docteur évangelique de Zurich, intime ami de M. Sarraſin, banquier de Basle, que le Comte de Caglioſtro indique comme une des ſources ſecrètes de ſes richeſſes, n'eſt guère moins prôné dans l'Allemagne catholique ſoumiſe au deſpotisme ſpirituel des pères de la ſociété de Jeſus, qu'influent & révéré parmi les Proteſtans aſcétiques, dont il eſt l'oracle & la lumière.

Ce Lavater, doué ſous les glaces du nord des plus bouillantes extaſes du midi, compoſé bizarre d'inſtruction & d'ignorance, de ſuperſtition & d'impiété, d'eſprit & de démence; dévot & magicien; galant & rigoriſte; voluptueux & myſtique; intrigant & ſtudieux, ce Lavater auteur à 36 ans de 80 volumes, *) eſt peut-être

*) J'en ai pris le compte dans *l'Allemagne ſavante* (*das gelehrte Deutſchland* &c.) de M. Meuſel; & comme cet ouvrage a été imprimé en 1783; je ne doute pas que depuis deux ou trois ans M. Lavater n'ait fort augmenté cette liſte de 80 volumes.

être un des plus singuliers personnages de ce Siècle. On connoit en Europe les quatre Tomes énormes de poësie en prose qu'il a donnés sur l'art physiognomical, & dans lesquels se montrent quelques tours de génie; mais c'est par les cinq volumes in 4°. que Lavater a produits sur la vie de Ponce Pilate, qu'il a obtenu la vénération profonde & presque l'adoration des amateurs de la mysticité & du galimathias apocalyptique.

PONCE PILATE; ou l'homme sous toutes les formes; ou la hauteur & la profondeur de l'humanité; ou la Bible en petit & l'homme en grand; ou L'ECCE HOMO universel; ou Tout en un.

Tel est le titre du plus considérable, mais non pas du plus extravagant des ouvrages de Lavater; & voilà l'homme qui fait naître dans une bonne partie de l'Allemagne, & chez quelques uns des plus grands, du moins par leurs dignités, un enthousiasme qui ressemble infiniment à un culte. Tant est prodigieuse la puissance d'une imagination exaltée! Tant une folie brillante, une démence un peu composée, quand elle s'associe à la superstition, & s'exerce sur des objets que l'imagination seule peut saisir, sera toujours aux yeux du peuple de tous les rangs, d'un insensé dont Boerhaave combattroit la fièvre nervale, un homme surnaturel, un homme divin!

Il m'a paru qu'en général on ne révoquoit pas en doute la bonne foi de Lavater; &, en effet, rarement l'éloquence & les opinions d'un homme qui n'a pas commencé par se tromper lui-même ont longtems & beaucoup trompé les autres. Le premier des orateurs & des sophi-

*) Pontius Pilatus; oder der Mensch in allen Gestalten; oder Höhe und Tiefe der Menschheit; oder die Bibel im Kleinen, und der Mensch im Grossen; oder ein Universal *Ecce Homo* oder alles in Einem. 1782.

sophistes, c'est une forte persuasion; & M. Lavater auquel peu des hommes & pas une seule des femmes qui l'ont vu n'ont échappé, *) doit être de bonne foi. Ce n'est pas que son extrême vanité, jointe à l'ambition de devenir chef de Secte qui le pénètre & le dévore, ne le poussent à des manœuvres aussi peu exemptes de reproche aux yeux de la morale, qu'à ceux de la raison. Mais l'intrigue n'exclut pas chez lui la sincérité. Il croit profondément aux rêveries, aux fables même les plus bizarres, dont il est l'infatigable prédicant.

Au nombre de ses opinions les plus extraordinaires, on peut compter celles ci, qui ne sont point étrangères à mon sujet.

Le

*) Je trouve ces signes enthousiastes dans l'ouvrage estimable d'un homme de beaucoup d'esprit & d'un très-bon esprit; mais dont l'âge & l'extrême sensibilité donnent prise aux illusions. „ J'ai vu sans émotion plusieurs hommes „ célèbres, je n'ai point trouvé dans leur commerce l'e„ spèce d'enchantement que leur nom seul inspire; Lavater „ seul a surpassé mon attente. Il n'existe point d'homme, „ peut-être, dont l'imagination soit aussi brûlante & la „ sensibilité aussi profonde; il entraîne, il subjugue; son „ langage est d'une naïveté populaire, & cependant d'une „ éloquence à laquelle il est impossible de résister. Ses „ manières sont négligées, mais une sorte de grâce qui ré„ side moins dans l'arrangement des formes que dans leur „ simplicité & dans *l'àpropos* du geste, les rend tout-à-fait „ séduisantes; sa figure n'est pas régulière, mais elle sem„ ble cacher quelque chose de plus grand & de plus beau, „ on voit son ame à travers le voile; son regard est d'une „ vivacité & d'une franchise qui inspire à la fois la crainte „ & la confiance. Je l'ai vu dans l'intérieur de sa maison, „ au milieu de ses affaires comme dans ses délassemens; par„ tout, je l'ai trouvé simple, grand, intéressant. On a „ beau critiquer son système & son ouvrage, les doutes „ cessent quand on l'entend, & l'on ne peut être son ami, „ sans devenir son disciple. (Note de M. Ramond dans sa Traduction des Lettres de M. Coxe.)

Le principe fondamental de M. Lavater, base inébranlable de toute sa théorie, c'est la ferme croyance que tout vrai chrétien doit faire & fait des miracles. Aussi, selon lui, des miracles se sont-ils exécutés & s'exécutent-ils dans une suite non interrompue depuis le tems des Apôtres jusqu'à nos jours. Mais ils se cachent modestement dans une obscurité profonde, d'où M. Lavater cherche à les tirer, & rien ne peut l'arrêter dans cette noble entreprise.

En vain on allègue contre son opinion l'autorité des plus respectables pères de l'Eglise — de St. Chrysostome qui dit: que St. Paul avoit fait, avec son mou„cheoir, plus de miracles que tous les Chrêtiens de son „tems avec dix-mille prières & dix-mille larmes" *) — de St. Augustin qui dès le 4e. Siècle de notre Ere écrivoit: „quand le monde n'avoit pas encore la foi, les „miracles étoient nécessaires; mais quiconque en nos „jours demanderoit des miracles pour avoir la foi, se„roit lui même le plus grand des miracles." **) — En vain à ces grandes autorités on ajoute celle des Docteurs les plus estimés de toutes les communions, tels que Sarpi, ***) Luther, Melanchton.... L'intrépide Lavater, seul contre tous, & trop puissant en imagination pour laisser le moindre empire au bon sens, répond à ses adversaires & surtout aux Auteurs de la bibliothèque universelle allemande ****) de Berlin qui ont traité avec profondeur cette matière des miracles, en les nommant, *des calomniateurs, de faux chrêtiens, des philosophes, des Déistes, ou des Théistes.* Car tout cela se confond dans ce cerveau brûlant, où tant de parties sont déjà brûlées; & c'est ainsi qu'il maintient contre les démonstrations,

*) de sacerdot. L. IV.

**) de Civ. Dei Lib. XXII. c. 8.

***) *nos Deum humanis adfectibus precamur; ille vero nos secundum divinas rationes exaudit.*

****) principalement dans le volume 30. part. 2.

strations de ses adversaires, qu'en dépit d'eux, de leur science & de ses propres bévues, il entend le sens littéral de l'Evangile grec; que lui seul saisit l'esprit des saintes écritures, que tout homme qui ne possède pa[redacted] don des miracles n'est pas un vrai chrêtien & n'e[redacted]ar conséquent pas sûr d'être sauvé. Oui, s'écrie-t-il, „toute prière d'un vrai chrêtien, quelle qu'elle soit, „doit être, & est infailliblement exaucée: rien de si fa„cile donc pour ce vrai chrêtien que de changer à son „gré le cours naturel des choses & l'ordre de l'univers, „soit physique soit moral. *)

Il faut convenir, diront ici quelques francs penseurs, qu'à cet égard la logique de M. Lavater n'est pas très-mauvaise. Puisque le don des miracles est promis à tout chrêtien dont la foi n'excède pas la grosseur d'un grain de moutarde, on doit en conclure, ou qu'il se fait des miracles, ou que depuis la mort du dernier des apôtres dont les miracles sont évidemment prouvés, il n'a pas existé un seul vrai chrêtien, ce qui rendroit l'apparition du fils de Dieu un peu inutile.

Quoi qu'il en soit, M. Lavater a déjà essayé plusieurs fois de faire des miracles; mais bien qu'intimement sûr d'avoir banni de son sein toute damnable semence de ce scepticisme philosophique qui s'oppose si opiniâtrement aux miracles; il a toujours fait la triste expérience que sa foi n'égale pas la grosseur d'un grain de moutarde, & les Alpes Rhétiennes démontrent d'une manière satisfaisante que M. Lavater ne sait pas encore transporter les montagnes. Selon sa propre théorie, il n'est donc, ainsi que nous tous, helas! qu'un chrêtien de nom; mais on conçoit qu'avec le désir fervent de l'être en effet, & l'invincible croyance que le don des miracles est la qualité distinctive du vrai chrêtien, M. Lavater a du donner la plus grande attention aux prétendus miracles de son temps,

*) passim.

temps, & tomber dans tous les pièges que les charlatans & les jongleurs ont tendus à sa crédulité.

Il a paru par exemple assez récemment en Bavière un ex-jésuite*) nommé Gasner qui chassoit avec une merveilleuse dextérité les diables logés dans les hommes, & qui s'étoit rendu tellement célèbre dans toute l'Allemagne Catholique qu'on lui comptoit un million d'adhérens. M. Lavater a reconnu ce Gasner pour un faiseur de miracles; il a fait un voyage pour lui porter ses hommages, et l'on ne sauroit s'exagérer le zèle du bouillant Zurichois à proclamer l'authenticité des prodiges de ce vrai chrêtien.

M. Lavater n'a pas défendu avec moins de ferveur un Schröepfer **) fameux dans la science d'évoquer les morts qu'il arrachoit également du ciel & des enfers & qui finit par se tuer lui-même, tout vrai chrêtien qu'il étoit. Je ne sais si c'est au comte de Cagliostro que Schröepfer a légué l'art des évocations, qui n'est assurément pas sans intérêt, ni même très difficile, tel du moins que le pratique ce Cabaliste peu rusé.

M. Lavater ne croit pas moins fermement aux miracles d'une paysanne du voisinage de Zurich pour laquelle ses adhérens ont bâti une petite maison qu'on nomme encore aujourd'hui *miraculatorium;* à ceux d'une Servante du canton de Lucerne à laquelle il attribue

*) 1775. à Ratisbonne &c. &c.

*) Caffetier de Leipsic qui avoit fait banqueroute & se donnoit dans sa patrie même, témoin de sa naissance, de sa profession & de sa faillite, pour un Colonel au service de France. Il avoit obtenu un tel crédit que le ministre de France à Dresde ne put obtenir de réprimer cette impudence. Schröpfer s'est tué en 1775; mais ses adhérens attendent son retour; il étoit même indiqué pour un certain jour, sur une certaine place à Leipsic; & toute la Ville s'y rendit, mais Schröpfer n'a pas été fidelle au rendez-vous.

bue une espèce *D'omni-science* (je me sers de son expression); à ceux d'une Prophétesse de Biel qui lui a montrè dans une caraffe d'eau non seulement le conclave & tout le sacré collège, mais encore le grand Seigneur, son divan & son sérail... (les bons yeux qu'a ce M. Lavater!); à ceux d'un nommé St. Martin paysan d'un village appellé Schierbach, dont le prodige le plus signalé est la guérison d'une vache par son ombre. Il est à remarquer que comme ce St. Martin opère ses miracles surtout en dormant, le bon pasteur Lavater a souvent couché dans le même lit avec lui pour l'observer de plus près *), & sans doute Lavater a des extases, tandis que St. Martin a des songes. Je ne sais au reste s'il y auroit dans cette intimité quelque analogie avec cet autre principe de la théorie Lavaterienne: *que le but de toute révélation est de s'unir avec Dieu d'une maniere sensuelle, comme on le peut avec un homme visible.* **)

Après des faits d'une telle nature, il est peut-être assez inutile de dire que M. Lavater à chaque page de ses livres se déclare contre *la raison.* Il assure que Dieu *punira la raison par la raison même;...* belle antithèse à peu-près semblable à celle du fameux Feliciano de Sylva qui réjouissoit tant Donquixotte. *La raison de la déraison affoiblit tellement ma raison que*

*) On trouvera les détails de tous ces faits dans une brochure publiée à Berlin chez M. Decker en 1775. par le professeur Hottinger, savant Zurichois généralement estimé. Jamais ni M. Lavater, ni ses adhérens n'ont essayé de le démentir nettement.

**) Eine eigentliche moralisch sinnliche Unterhaltung mit der Gottheit ist das Eigenthümliche der Religion, und die Absicht Gottes bey allen seinen Offenbarungen. *Gott muss den Menschen bey dieser Vereinigung so erkennbar, so spürbar, so geniessbar seyn, als es immer ein sichtbarer Mensch seyn kann. Lavaters vermischte Schriften, Band I.*

que je me plains avec raison de votre beauté. Mais ce qui n'est pas aussi plaisant c'est ce foudroyant axiome de M. Lavater, *il n'y a nulle différence entre un Athée & celui qui n'est pas vrai chrétien.* S'il n'y a de vrai chrétien que ceux qui font des miracles, & que les miracles soient très rares comme M. Lavater lui même ne sauroit le nier, quelle effroyable quantité d'Athées ne faut il donc pas supposer? & ce qui n'est pas moins sérieux, quel chemin plus direct vers l'intolérance, que le terrible principe de M. Lavater?'

M. Lavater enfin s'est déclaré le disciple & l'apôtre de ce Mesmer que les Allemands nous reprochent, comme si nous ne le tenions pas d'eux! comme s'ils ne se rappelloient plus de leur *docteur de la lune* qui guérissoit toutes les maladies par l'influence de cet astre! *) comme si

*) Le docteur de la lune est un fabriquant de bas de laine nommé *Weisleder*, qui dans les années 1780 & 1781 guérissoit à Berlin toute sorte de maux ostensibles, comme fractures &c. en les présentant aux rayons de la lune & murmurant des prières. Il fut si couru que pendant les trois jours de la nouvelle lune de chaque mois (car c'est à ce temps qu'il bornoit ses prodiges) il recevoit à-peu-près mille personnes par jour depuis quatre heures après midi jusqu'à minuit. Les hommes & les femmes du premier rang ne dédaignoient pas de se trouver dans ces assemblées. Weisleder n'acceptoit pas d'argent, mais sa femme qui possédoit aussi son secret & qui guérissoit les dames n'en refusoit pas; & même à la fin on ne pouvoit pénétrer chez le docteur qu'avec un billet qui contint au moins deux gros, ou environ six sous de France.

Le collège supérieur de Médecine de Berlin, chargea le docteur de la ville M. Pyl, médecin très estimé, de faire des recherches sur les personnes qui prétendoient avoir été guéries par la lune. Son rapport se trouve *Berlin. Monatsschrift Avril* 1783. p. 359 & suiv., & le résultat en est, comme on peut bien croire, que plusieurs des personnes qui se sont imaginées que leurs fractures avoient été guéries par la lune & qui les ont négligées dans

ſi depuis Albert le grand & Paracelſe jusqu'à Swedenborg, les plus célèbres profeſſeurs des ſciences occultes n'étoient pas des produits du nord! comme ſi dans tous les pays du monde les mêmes folies n'avoient pas eu de la vogue, & toujours en proportion de leur abſurdité!

Non ſeulement M. Lavater a étudié, non ſeulement il a pratiqué l'art de magnétiſer; mais il s'eſt déclaré ouvertement pour toutes les nuances & tous les progrès du magnétisme qu'il appelle *une indubitable force ſecrète de la nature par laquelle on peut agir avec le même ſuccès ſur les choſes matérielles & immatérielles des deux mondes.**) Dès l'apparition du ſomnambulisme par exemple, M. Lavater *a déſorganiſé* ſa femme (je me ſers du mot des magnétiſeurs François ſans prétendre aſſurément à l'expliquer;) & comme ſa lettre ſur cette opération

dans cette perſuaſion, ſont mortes des ſuites de leur crédulité; que ceux que M. Pyl a trouvé bienportans n'avoient jamais eu de vrais maux, & que leur imagination ſeule avoit été guérie. La police a eu la ſageſſe de ne rien faire pour empêcher les eſſais & les ſuccès du docteur de la lune. Elle plaça ſeulement des ſentinelles à la porte de ſa maiſon pour prévenir le déſordre. Auſſi Weisleder, qui probablement vit encore, eſt oublié tout à fait. Le Docteur Hertz médecin juif, habile obſervateur, & très philoſophe; (car l'équitable tolérance, & les ſoins du reſpectable Mendelsſohn ont fait de la colonie juive de Berlin une colonie diſtinguée, dont l'exemple démontre aſſez que les Juifs ſeront partout des hommes, quand les ſouverains voudront les traiter en hommes, & leur permettre d'être des hommes); le Docteur Hertz a aſſiſté aux opérations du Docteur de la lune dont il rend un compte fort intéreſſant dans le même Nro. de la Monatsſchrift p. 368 juſqu'à 385.

*) Der Magnetismus iſt eine ungezweifelte geheime Kraft der Natur, durch die man mit gleichem Erfolg auf beyde Welten, die materielle und immaterielle wirken kann.

tion mémorable m'a paru tout-a-fait propre à faire connoitre le grand Magicien de Zurich, je la rapporterai toute entiere littéralement traduite, d'après celle que M. Lavater lui même a fait circuler en Europe par une multitude de copies.

Lettre de M. le Diacre Lavater au Médecin de la cour d'Hannovre Marcard. Zurich 10. Septembre 1785. le matin à 10 heures.

„Que vous le vouliez ou que vous ne le vouliez pas, „il faut que je vous appelle une fois *cher* - cher Marcard. „Je dicte une lettre pour vous, en partie à cause de ma „situation présente, & en partie parceque dans la bou„che de deux témoins se trouve la vérité. Le docteur „Neufville de Francfort écrit cette lettre & peut vous „certifier ainsi que le docteur Holze qui a été expressé„ment appellé en cette Ville; que ma femme que j'ai „magnetisée est parvenue au fameux état de som„nambulisme; qu'en cet état elle a dicté soit spon„tanément, soit en répondant aux questions qui lui ont „été faites pour éclaircir son état la méthode qui pouvoit

*) *Schreiben des Herrn Diakonus Lavater an Herrn Hofmedikus Marcard.*

Zurich, den 10. Sept. 1785. Morg. um 10 Uhr.

Sie mögen nun wollen oder nicht, Sie müssen nun einmal *lieb* heissen; lieber Marcard! ich diktire einen Brief an Sie, theils um meiner gegenwärtigen Situation willen; theils weil in zweener Zeugen Munde eine Sache besteht. Dr. de Neufville von Frankfurt schreibet diesen Brief und kann, nebst dem express in die Stadt berufnen Dr. Holze, Ihnen bezeugen:

Dass meine von mir magnetisirte Frau in den famösen Zustand des Schlafredens gekommen ist; dass sie in demselben die Methode ihrer Heilung theils freiwillig diktirt, theils auf bestimmte Fragen das Nöthige zur Erläuterung geantwortet. Zehn Tage, sagte sie, soll ich sie Morgens und Abends, vom

„voit opérer sa guérison. — Je dois, disoit-elle, la „magnétiser une demie-heure matin & soir, pendant dix „jours, à commencer depuis le dimanche 3 Sept. Le „mardi on doit placer quatre ou cinq sang-sues derrière „ses oreilles; le jeudi de même, & l'on doit lui administrer „tel & tel lavement. — Le vendredi, elle doit prendre un „thé d'herbes. Si ceci ne suffit pas, il faudra qu'elle prenne „encore une poudre de thé (qu'elle & nous connoissons), „mais absolument pas autre chose. — Quinze jours après „ses premières menstrues, elle doit être saignée, & magné„tisée deux fois par semaine mardi & vendredi; sou„vent baignée jusqu'au cou dans de l'eau presque froide; „les cheveux de la partie supérieure de sa tête doivent „être coupés, & il faut qu'elle se lave tous les jours, „avant de se coucher, dans de l'eau presque froide, la „tête, le dos & le ventre. Pendant quinze jours, à com„mencer mardi prochain 13, il faut quelle boive tous „les jours quatre verres d'eau de Schwalbach avec du „lait; elle doit manger plus de légumes que de viande; „son

---

Sonntag den 3. Sept. an, eine halbe Stunde magnetisiren; am Dienstag soll man ihr 4 bis 5 Blutsauger hinter den Ohren ansetzen; am Donnerstag ihr ein solches und solches Klystier geben; am Freytag müsse sie einen Kräuterthee nehmen; wenn dieses nicht hinlänglich sey, so müsse sie noch ein (ihr und uns bekanntes) Theepulver gebrauchen; — aber beileibe nichts anders. Vierzehn Tage nach ihrer ersten Reinigung müsse sie zur Ader lassen; alle Woche 2mal, Dienstag und Freytag, magnetisirt werden; oft bis an den Hals hinauf baden in beinahe kaltem Wasser, das Haar auf dem Kopfe müsse ihr abgeschnitten werden; und sie müsse sich täglich vor Schlafengehen mit kaltem Wasser Kopf, Rücken und Bauch waschen. Vierzehn Tage lang, vom künftigen Dienstag (den 13ten) an, müsse sie Schwalbacher Wasser mit Milch täglich 4 Gläser voll trinken. Sie müsse wenig Fleisch und mehr Gemüse essen; das Wasser müsse ihr magnetisirt werden; und über

„son eau doit être magnetisée, & un verre de bon vin „vieux lui sera très salutaire à diner, mais il ne faut pas „qu'il soit doux: à déjeuner il lui faut tous les jours, ainsi „que le soir, deux cuillerées à thé de lait sucré: — tout „cela favorisera le rétablissement de sa santé. Jamais „elle ne sera parfaitement exempte de mal-être; mais „elle se trouvera dumoins dans un état dont elle aura „tout lieu d'être contente. En trois semaines sa santé „deviendra fort passable, & cette année elle n'aura plus „de maladie considérable. — Elle répéta tout cela à „diverses reprises devant plusieurs témoins, dans le plus „profond sommeil, dont elle a déterminé le temps au „juste. Elle savoit qui étoit dans la chambre & dans „l'antichambre, pourvû toutefois que ce fussent des „personnes de sa connoissance. Elle discernoit par le „simple attouchement tout ce qu'on lui donnoit à la „main ou entre les doigts, en fait d'écritures à elle con„nues. Etoient-elles d'une main inconnue? elle le disoit. „Etoient-elles en françois? également. Je lui mis sous

 „les

über dem Mittagsessen werde ihr ein Spitzgläschen alten guten Weins, aber er müsse nicht süss seyn, wohl bekommen; täglich müsse sie beim dejeuniren, auch des Abends, 2 Theelöffel voll Milchzucker nehmen: — das alles werde ihr zur möglichsten Gesundheit helfen. Völlig gesund und beschwerdenlos werde sie nie werden; aber so, dass sie gar wol zufrieden sein könne. In 3 Wochen werde sie ganz gesund ausgehn und dieses Jahr keine Hauptkrankheit mehr haben. Das alles sagte sie zu wiederholtenmalen vor mehrern Zeugen, in tiefstem Schlafe, dessen Länge sie immer genau bestimmte. Sie wuste wer im Zimmer und Vorzimmer war, wofern sie nemlich die Personen sonst gekannt hatte. Sie kannte durch das blosse Gefühl, alle ihr auf die Hand oder zwischen die Finger gelegte, ihr sonst bekannte Handschriften; waren sie von einem Unbekannten, so sagte sie es; waren sie französisch; desgleichen. Ich legte ihr unter die Finger ein Blatt des griechischen Testaments; „das ist nicht „deutsch,

„les doigts une feuille d'un testament grec; *cela,* dit-elle „*n'est ni allemand ni latin, ce sera du grec ou de l'hébreu; cela est pour toi, non pas pour moi.* — Nous „la consultames pour divers autres malades, elle nous „donna les conseils les plus convenables, les plus sensés, & tels qu'on auroit pu les attendre d'une per„sonne éveillée & très raisonnable. Le succès décidera „de la vérité de sa divination. — Elle dit d'une certaine „personne que le magnétisme lui procureroit le sommeil, „mais sans la faculté de parler; ces deux choses s'ac„complirent. *Contre la coqueluche des enfans,* dit„elle en ces mots, (*riez ou ne riez pas:*) *il faut employer „du lait sucré, & magnétiser sur le nombril.*

„Je passe, mon cher, maintes autres divinations, „avis, conseils, sentences, sentimens, prières, épanche„mens de cœur que nous reçumes d'elle dans ces heures „exaltées; tout a été écrit mot pour mot, & le temps „prouvera ou fixera tout ce qui a été noté. Vous pou„vez compter sur la vérité de ce que je vous écris & de „tout

---

„deutsch, nicht latein, es wird griechisch oder hebräisch seyn; „das ist für dich, nicht für mich." Für verschiedene andere Kranke, über die wir sie konsultirten, gab sie uns die bestimmtesten und vernünftigsten Räthe, die nur von einem wachenden äusserst besonnenen Menschen erwartet werden könnten, und deren Erfolge nun über die Wahrheit ihrer Divination entscheiden werden. Sie sagte von einer gewissen Person, sie werde durch die Magnetisirung in Schlaf, aber nicht zum Sprechen kommen. Beides erfolgte. Wider den Keichhusten der Kinder schlug sie mit den Worten: lachet oder lachet nicht! Milchzucker des Morgens, und Magnetisirung auf den Nabel, vor.

Ich übergehe, mein Lieber! manche andere Divinationen, Aeusserungen, Räthe, Urtheile, Sentiments, Gebete, Herzensleerungen, die wir in diesem exaltirten Zustande von ihr vernahmen, die alle aufgezeichnet sind, und die Zeit bestimmen muss. Alles ist wörtlich aufgeschrieben worden; auf die Wahrheit dessen, was ich Ihnen schreibe, und was sonst verzeich-

„ tout ce dont on a tenu régistre, comme sur la parole de
„ Dieu même. Je n'en alléguerai pas davantage aprésent;
„ ce qui est vrai est vrai; ce qui est vrai est digne d'être reçu.
„ La philosophie, l'amour de la verité est un. Je ne dis
„ maintenant plus rien. Des hommes comme Tissot,
„ Zimmermann, Marcard, doivent examiner s'il est pos-
„ sible de se méfier du témoignage de Lavater & de
„ trois docteurs ses témoins.

„ J'ai atteint mon but, si ma femme parvient au plus
„ haut dégré de santé possible; & la destination de cette
„ lettre est remplie, si vous sentez, aumoins pendant un
„ moment, dans l'intérieur de votre ame qu'il existe des
„ faits pour lesquels la philosophie doit mettre le doigt
„ sur la bouche.

„ Adieu, mon cher Marcard, aimez moi! mais ne
„ m'aimez pas trop.

Telle est l'extravagante lettre de Lavater à laquelle M. Marcard n'a pas dédaigné de faire une longue réponse; & il faut bien le lui pardonner; car cette réponse pleine d'une philosophie douce & sage, est un

---

zeichnet wurde, können Sie sich, wie auf Gottes Wort verlassen. Ich mache nun keine weitere Anwendung; was ist, ist wahr; was wahr ist, ist annehmenswerth. Philosophie und Wahrheitsliebe ist eins. Ich sage nun nichts mehr; Männer wie Tissot, Zimmermann, Marcard, sollen untersuchen; wenn es möglich wäre, dass Sie in das Zeugniss Lavaters und drei gegenwärtiger Aerzte ein Misstrauen setzen.

Mein Zweck ist erreicht, wenn meine Frau den möglichsten Grad der Gesundheit erlangt; und die Absicht dieses Schreibens, wenn Sie auch nur einen Moment im Innersten Ihrer Seele nun fühlen, dass es Fakta giebt, vor denen die Weltweisheit den Finger auf den Mund legen muss.

Leben Sie wohl, lieber Marcard! und lieben mich — nicht zu viel.

chef-d'oeuvre de logique, d'esprit & de raison *)....
Mais enfin on ne peut trop le répéter: voilà donc l'homme qui croit & fait croire aux opérateurs de miracles, qui les cherche, qui les suscite, qui les recommande, qui les proclame!.... Et il exerce dans sa patrie et loin de sa patrie, dans les villes et dans les campagnes, dans les confrairies et dans les cours, un empire que Socrate et Platon n'exercèrent jamais J'ai vu des lettres de lui à des Souverains sous ce protocole: *mon cher; mon très cher!* j'ai vu ces Souverains lui répondre, l'admirer, lui obéir, se rendre ses tributaires! J'ai vu ses partisans le révérer comme un Dieu sur la terre! jai vu les autres hommes en suspens sur l'opinion qu'ils devoient s'en former! j'ai vu les philosophes s'effrayer de l'influence, du crédit toujours plus grand qu'il acquéroit, et de ce qui pouvoit en résulter!

Ne croyez donc pas que ce soit sans motif que j'aye observé tant d'extravagances. Outre qu'on n'auroit pas droit de m'en faire un reproche au pays qui retentit encore des merveilles du baquet, du zèle des Martinistes, des petits soupers de Cléopatre, de J. C., de Molière, & de tant d'autres phénomenes de notre siècle philosophe; si comme on n'en sauroit douter, ces extravagances ont acquis en Allemagne une grande faveur; si Lavater a parmi les citoyens de toutes les classes, chez les jeunes femmes comme chez les vieilles dévotes, chez les princes comme chez les artisans, dans les palais comme dans les *flaminés*, un nombre infini de crédules admirateurs; si ses lettres circulaires ou pastorales, ses fauteurs et ses disciples, ses partisans et ses amis, s'efforcent d'infecter tous les rangs, tous les pays, toutes les communions, d'un christianisme philosophico-cabalistique qui mène droit au fanatisme, à l'intolérance; si celui

*) Monatsschrift, Novemb. 1785. où se trouve aussi la lettre de M. Lavater.

celui qui n'y croit pas est à peine souffert dans certaines cours d'Allemagne, s'il est irrémédiablement regardé comme un Athée très immoral; si les têtes s'échauffent & s'exaltent; si la fermentation est telle que déja les Protestans & les Catholiques murmurent les uns contre les autres, s'insultent, s'accusent, se calomnient réciproquement, ces extravagances ne sont que trop importantes & méritent d'être devouées dumoins au mépris des amis de la paix & de la vérité .... A Dieu ne plaise que l'autorité s'en mêle; le plus léger grain de persécution, & Lavater seroit bientôt un Dieu, & ses adhérens des prophêtes; mais que les sages élèvent la voix & fassent briller d'un bout de l'Europe à l'autre, les armes de la raison & du ridicule!

Les prétendues liaisons de M. Lavater avec les Jésuites m'ont au reste paru, je l'avoue, beaucoup moins démontrées que sa démence & son fanatisme démonographique. Je n'ai guère lu à cet égard que des assertions & des conjectures; il est cependant un fait récent dont j'ai la preuve, qui certainement est digne de remarque, ne fut-ce que par sa singularité, & sans doute il ajoute quelque poids à l'opinion de M. Meiners.

Un certain pere Sailer Jésuite d'Ingolstadt a fait paroitre il y a quelque temps un livre de prières à l'usage des Catholiques, *) livre ridiculement ascétique, imbu & rempli de tous les principes intérieurs & extérieurs de la société de Jésus, & même des maximes ultramontaines les plus universellement proscrites par les Catholiques raisonnables. Eh bien! Lavater dans les lettres circulaires dont il édifie fréquemment ses adhérens **) et qui se ré-

*) Vollständiges Lese-und Gebetbuch für katholische Christen von P. Sailer. 1784.

**) Ces lettres qui le plus souvent recommandent tels ou tels hommes, ou tels ou tels livres, paroissent avoir pour pre-

répandent à Dresde, à Vienne, à Moscow, en Angleterre même, où, à dire vrai, je n'imagine pas quelles aient jamais une grande influence, Lavater ministre protestant qui n'a pas craint de traiter ses confrères Semler & Steinbart de *bêtes voraces* *) dans un discours de Synode rendu public; Lavater recommande cet écrit *du bien aimé Sailer, que par dérision*, dit-il, *on apelle* en Suisse le *Lavater Catholique*, comme une oeuvre indispensablement nécessaire, *précieux dépôt de lumière & de vérité* ... „Je veux, s'écrie le Docteur „évangélique, je veux le racheter cet admirable livre „(*de prières catholiques*) à chacun de mes correspon-„dans (*protestans*) pour le double du prix, s'ils se repen-„tent d'en avoir fait l'acquisition **)... (Etrange manière de prouver qu'un livre est bon que d'offrir de le racheter

première destination, de donner des nouvelles du saint homme, qui dans la ferveur de sa modestie, s'est souvent comparé au fils de Dieu. Sa santé, ses occupations, ses études, les visites qu'il fait, celles qu'il reçoit &c. &c. sont autant d'objets d'importance, dont lui ou son ami Pfenninger rendent un compte exact & religieux.

*) (*Raubthiere*) Et pourquoi? parceque ces Messieurs, ainsi que plusieurs autres de leurs confrères, ont soutenu qu'il feroit bon de savoir le grec et l'hébreu pour expliquer les livres écrits en grec et en hébreu; qu'il étoit très édifiant et très-utile d'étudier l'histoire, la constitution morale, politique et religieuse du peuple auquel le grand docteur de la morale la plus saine s'est adressé immédiatement, et dans le langage allégorique auquel ce peuple étoit accoutumé, mais qu'il est bon aussi de traduire ce langage dans l'idiome du 18. siécle si l'on veut le rendre intelligible. M. Lavater n'est pas de cet avis. Il prétend qu'on doit tout entendre littéralement; que le don des miracles est promis aux chrétiens de tous les siècles &c. &c.

**) Der liebe Sailer in Ingolstadt, Verfasser des vortreflichen Gebetbuchs für Katholicken, das ich jedem meiner Correspondenten um doppelten Preiss wieder abkaufen will, wenn ers gekauft zu haben bereut, wird in der katholischen Schweitz der katholische Lavater genannt.

ter à double prix! mais c'est la méthode constante de cet homme, & même à peu-près son unique réponse aux critiques dont on l'accable!)... Il faut en convenir; ce procédé d'un ministre du St. Evangile qui ne craint pas de vanter publiquement, & de répandre gratuitement avec une profusion très remarquable un livre catholique rempli de mysticités vraiment ultramontaines, ce procédé, dis-je, est assez bizarre*) pour donner quelque crédit à l'opinion de M. Meiners & de tant d'autres qui attestent les lettres circulaires mêmes du fervent

 apôtre

*) Un fait de ce genre très-récent & plus singulier encore que je trouve dans le dernier numero de la Monatsschrift celui-ci. Un ministre protestant à Nürnberg nommé *Dreykorn*, qui est un des directeurs de la *société protestante pour la conservation de la pureté de la doctrine*, vient de publier un ouvrage sous le titre de: *La messe catholique Romaine en Latin & en Allemand avec la Notice de toutes les cérémonies & de tous les chants, expliqués librement & impartialement, selon le sens évangélique de la première Eglise chrétienne.* (*Die römisch-katholische Messe, lateinisch und deutsch, mit Bemerkung der dabey vorkommenden Ceremonien, nebst den an vielen Orten eingeführten Messliedern, nach dem evangelischen Sinn der ersten christlichen Kirche, unpartheyisch und freymüthig erläutert.* Nürnberg 1785.)

Là, il recommande à tous les protestans la messe comme un culte très-utile; & il prend la défense des dogmes de l'église catholique que les protestans avoient jusqu'ici le plus unanimement rejettés. Là aussi, il loue avec beaucoup d'enthousiasme le Livre de Sailer &c. &c. Cette nouvelle singularité vient encore à l'appui de l'opinion de ceux qui supposent des liaisons secrètes entre les Jésuites & cette société protestante répandue par toute l'Allemagne & la Suisse, qui n'a jamais déclaré quelle est *la doctrine dont elle veut soutenir la pureté*..... O mes Amis! Laissons à chacun la liberté la plus entière d'opinion & de culte! Mais ne croyons à la tolérance que quand l'église sera dans l'état un Club, parfaitement semblable à tout autre Club!

apôtre de Zurich pour preuve de son étroite connexion avec les jésuites Allemands.

Au reste, si l'admiration de M. Lavater pour M. de Cagliostro que l'on compte au nombre des plus utiles émissaires de cette société, n'est pas absolument sans restriction, on ne peut pas dire non plus qu'elle soit sans enthousiasme ... „C'est un homme, dit-il, — un „homme, comme il y en a peu! — cependant je ne „crois point à cet homme: — oh s'il étoit simple, „humble comme un enfant! — si seulement il penchoit „pour la simplicité de l'évangile & pour la dignité de „notre Seigneur, qui seroit plus grand que lui? — Cagliostro raconte souvent ce qui n'est pas, & promet „souvent ce qu'il ne tient pas; — cependant je ne regarde pas ses opérations comme des fourberies, quoique je ne les regarde pas comme vraiment telles qu'il „voudroit le faire croire *) ...

Explique qui voudra comment l'homme qui promet ce qu'il ne tient pas n'est point un trompeur! ... explique qui pourra comment des opérations sur lesquelles on en fait accroire ne sont pas des tromperies! ... Celui là nous apprendra aussi sans doute comment M. de Cagliostro qui a vu une grande partie de l'Afrique & de l'Asie a pu faire de Trébizonde, la capitale d'un Empire voisin ou même une ville voisine de l'Arabie! **)..... Comment

*) Cagliostro, ein Mann — und ein Mann, wie wenige, — an den ich aber nicht glaube. O dass er einfältig und demüthig wäre, wie ein Kind, dass er Sinn hätte für die Einfalt des Evangeliums und für die Hoheit des Herrn. Wer wäre grösser, als Er! — Cagliostro erzählt oft, was nicht wahr ist, und verheisst was er nicht hält. Doch halte ich seine Operationen nicht für Betrug, obgleich lange nicht, für das wofür er sie ausgiebt.

**) Ces deux versions se trouvent en effet dans les différentes éditions de son mémoire. On sait que Trébizonde est située

ment ce ſavant univerſel, diſciple de l'univerſel Althotas qui connoit la plus grande partie des langues de l'Orient n'a-t-il jamais pu ni dire ni comprendre un mot d'arabe quand le ſavant Suédois M. de Norberg l'aborda dans cette langue à Strasbourg! *)... Il nous dira encore quels peuvent être ces miniſtres des différens temples Egyptiens *qui introduiſirent Cagliostro dans des lieux, où le commun des Voyageurs ne pénétra jamais:* il expliquera cet inintelligible galimathias, qui ne peut être qu'un pitoyable jargon de franc-maçonnerie, ou le coupable délire de la plus impudente impoſture.....

Pour moi, qui n'ai pas l'imagination ſi féconde, l'eſprit ſi docile, ni la foi ſi fervente que M. Lavater, je me contenterai d'avoir rapporté autant qu'il eſt en mon pouvoir le pour & le contre des autorités ſur M. de Cagliostro. Peut-être ſi tout le monde diſoit auſſi naïvement ce qu'il ſait à cet égard, démêlerions-nous bientôt l'exiſtence myſterieuſe de cet étrange mortel. Je le déſirerois pour l'éternelle inſtruction des hommes crédules.

Mais je voudrois ſurtout, je voudrois armer la raiſon & s'il le faut l'amour-propre de ceux d'entre les princes, que les Lavater & autres adeptes, trompeurs ou trompés, fanatiques ou fripons, ſont parvenus à ſéduire,

ſituée ſur le bord de la mer noire; & la diſtance entre Trébizonde & les parties de l'Arabie qui s'en rapprochent le plus par l'eſt de la Syrie, eſt d'environ 200 lieues. Encore la haute chaîne du Taurus traverſe-t-elle cette diſtance de l'oueſt à l'eſt; il n'eſt donc entre ces pays aucune communication directe; & quant au Royaume de Trébizonde, il n'exiſte probablement ſur le globe que M. de Cagliostro, qui le connoiſſe. — (voyez ſur ce ſujet la lettre de M. Mentelle inſérée dans le journal de Paris ſous la date du 5 Mars.)

*) On ſait qu'il a voyagé par ordre du Roi de Suède en Arabie. Il a publié pluſieurs mémoires dans les recueils de la ſociété des ſciences de Göttingen.

duire, contre les extravagances honteuses & les fascinations grossières qui les ont infatués . . . Eh! que gagneront ils donc à cette pitoyable facilité, à ces déplorables foiblesses? .,.. La perte d'un temps plus précieux pour eux que pour les autres mortels; le vide du repentir & des regrets, & la chûte de leur considération personnelle. . . .

Quoi donc! l'accumulation des fourberies de tous ces jongleurs, copistes plus ou moins adroits, mais toujours copistes les uns des autres, *) & leur éternel nonsuccés ne disent-ils donc pas assez que leurs promesses sont menteuses? que pour les Princes il n'y a de *trésor* que

*) Cela est rigoureusement vrai pour les jongleurs pratiques; cela ne l'est pas moins pour les spéculatifs qui se sont efforcés de démêler la théorie de leurs différens tours de gibecière, & de fournir des raisons de croire aux prétentions & aux rêveries des Magiciens, des Alchimistes &c. &c. Tous ont puisé dans le systéme attribué à Zoroastre. M. l'Abbé de Condillac a très bien analysé à cet égard les savantes recherches de Brucker qu'il cite, & de Mosheim qu'il ne cite pas. „D'après les principes de „Zoroastre, dit-il, les Orientaux se représentoient au de„là du monde une lumière immense, qui étant répandue „dans un éspace sans corps, étoit pure & sans mélange „d'aucune ombre. Cette lumière toujours vivante, étoit „supposée donner la vie à tout; & l'écoulement de ses „rayons, qui se répandoient à l'infini, faisoit concevoir „comment tous les êtres en venoient par émanation. „Car, disoient-ils, ce monde n'est qu'un lieu de ténè„bres, où quelques rayons se sont répandus. Or, les „ténèbres ne sont qu'une privation de lumière; elles ne „sont rien par elles mêmes; il n'y a donc de réel dans ce „monde, que ce qui émane de cette lumière première, „pure & immense. Voilà, dumoins autant qu'on le „peut deviner, comment ces philosophes expliquoient „l'émanation de la matière. D'où nous pouvons conclure „que selon eux les corps ne sont qu'un composé de peu „de lumière & de beaucoup de ténèbres, ou autrement, „d'un peu d'être & de beaucoup de privation.

„Mi-

que dans une sage économie & la bienfaisance éclairée qui multiplie au sein de leurs Etats les riches & les heureux;

„ Mithra, c'est ainsi qu'ils nommoient cette source de „ lumière, ne pouvoit produire que des dieux comme lui, „ puisque les ténèbres ne pouvoient approcher de sa sub„ stance lumineuse. Les dieux, qui en émanoient immé„ diatement, participoient donc à toute la plénitude de sa „ lumière ou de sa divinité. Mais les émanations venant „ à se succéder, il se trouvoit enfin des dieux qui étoient „ tout à fait hors de cette plénitude. L'essence divine „ s'affoiblissoit donc en eux à proportion qu'ils s'éloignoient „ davantage de leur source, & ils devenoient d'autant „ plus imparfaits, qu'ils se rapprochoient & participoient „ plus des ténèbres.

„ Cette suite d'esprits remplissoit l'intervalle qui est „ entre Dieu & la matière; & ceux qui s'étoient rappro„ chés des ténèbres, avoient seuls produit le monde. „ Mais il n'avoient pû le produire que très imparfait, par„ ceque des ténèbres naissent nécessairement le froid, les „ infirmités, les maladies, la mort.

„ Ces esprits présidoient à tout: ils étoient dans les „ cieux, dans les airs, dans la terre. Plus puissans que „ les ames, qui émanoient comme eux, mais qui étoient „ à une plus grande distance de la source commune; ils „ les avoient forcées de s'unir aux corps, & ils les avoient „ assujetties à toutes les misères de la vie.

„ Tout étant donc plein d'anges bons & mauvais, il „ s'agissoit de se soustraire aux uns, de se rendre les autres „ favorables, de se dégager des liens du corps, de s'élever „ audessus des ténèbres, & de tendre vers la source de „ la lumière.

(Cours d'étude pour l'instruction du prince de Parme &c. tom. 19. ch. 5. p. 58. voyez aussi ibid. chap. II. p. 23. 24. consultez encore chap. 21. des *opinions des Perses* p. 47. jusqu'à 50.)

Tel est le système d'émanations, & M. de Condillac l'a très bien observé, qui a fourni tous les principes, toutes les superstitions, toutes les extravagances de la magie depuis les Chaldéens, les Pythagoriciens, les Syncrétistes, les Eclectiques & Simon le magicien, qui les reçut de l'école d'Alexandrie, jusqu'aux Gnostiques (ou *éclairés*,) jusqu'aux jongleurs de nos jours, jusqu'à leurs défenseurs.

reux; de *bonheur* que dans la paix d'une bonne conſcience & l'acquit de leurs intéreſſans devoirs, ſeule jouiſſance ſur laquelle il eſt impoſſible qu'ils ſe blaſent; de *divination* que dans la prévoyance & dans la connoiſſance des hommes; de *magie* que dans le grand art d'inſpirer la confiance et de ſe faire aimer....

Et ſi ces miſérables charlatans, toujours pouſſés par la ſoif de l'or ou celle de l'intrigue, éloignoient des cours qu'ils obſèdent, les ſages, et les bons citoyens toujours peu curieux de ſe compromettre avec des aventuriers & des charlatans; ſi diſtrayant l'attention des princes des véritables ſources de la proſpérité publique, ils parvenoient par la force presque irréſiſtible de l'habitude, ou par les ſéductions de l'amour-propre qui ne veut pas avoir été trompé, s'ils parvenoient à les circonſcrire, à les enchâiner, à les hébéter dans le cercle hideux & ſtérile de leurs déceptions & de leurs preſtiges; ſi la haine pour la réſiſtance, cette maladie contagieuſe & mortelle de tous les princes abſolus, alloit changer ces rêveries ténébreuſes en un Syſtème d'intolérance & de perſécution..... Ah! que deviendriez-vous? les jouets & les victimes, les prédicans & les ſatellites des ſuperſtitions les plus honteuſes qui aient jamais infecté la terre! ...

Dira-t-on que mon imagination s'exalte, & que je franchis les bornes du poſſible?... *les bornes du poſſible!*... Eh! connoiſſez-vous donc les bornes de la ſuperſtition, du fanatisme, des rêves, des délires de l'imagination?... Pauvres Humains! dont le ſort, d'un Hémiſphère à l'autre, dépend uniquement du petit nombre d'êtres auxquels ſont livrés comme autant de troupeaux vos peuplades aſſervies! Pauvres Humains! qui prodiguez tous les efforts de l'adulation, & les philtres de la corruption, pour gâter, pour aveugler, pour paralyſer le ſens & les facultés morales de vos condu-

ducteurs!... croyez-vous donc que la tolérance même religieuse, (toute autre est à peine connue) soit si avancée sur la terre?... Je connois quelque tolérance en Angleterre, où sans doute encore elle est loin d'être ni parfaite, ni complète. J'en connois à Amsterdam, où la force des choses a nécessité la sagesse. J'en connois à Berlin où l'homme supérieur qui tient les rênes de l'Etat a su mépriser la plûpart des hochets de la folie humaine... Partout ailleurs, j'ai vu l'intolérance religieuse diminuer avec le zèle religieux, mais je n'ai pas vu la tolérance. J'ai vu les hommes combattre pour les opinions, et les gouvernans se passionner pour les opinions même les plus folles des gouvernés, quis le plus souvent, n'étoient que leurs stupides échos, & les imbécilles émissaires de l'autorité usurpatrice contre leurs propres droits... Vous croyez à la tolérance! & votre héros de tolérance, Joseph II. fait la guerre aux Théistes; c'est-à-dire à des hommes, qui, adoptant la croyance d'un Dieu rémunérateur, ce dogme fondamental de toutes les religions, le seul peut-être qui soit utile, & certainement le seul qui soit sans danger, abjurent toutes ces folies monstrueuses qui ont ensanglanté & deshonoré la terre! les Théistes sont persécutés*) & l'on croit à la tolérance!... Les Rose-croix, les cabalistes, les Illuminés, les Alchimistes ont trouvé par tout soutien, appui, protection, faveur; & à Berlin même, sous le regne de Frédéric le grand, le sage, le Philosophe, dont

*) Les détails de ce fait sont très peu connus, dumoins en France, & m'ont paru assez singuliers pour mériter d'être rapportés ici. On les trouvera à la fin de cette lettre —— Au moment où j'écris cette note, on annonce de Vienne l'établissement d'un certain nombre d'inspecteurs de la religion et des moeurs, qui doivent fréquenter les caffés & autres lieux publics pour dénoncer ceux qui pourroient laisser échapper quelque mot contre la religion.... Ce fait que je n'assure point, mais qui n'est rien moins qu'invraisemblable, n'a, s'il est vrai, nul besoin de commentaire.

dont les Sociniens ont obtenu une existence légale, *) qui leur est refusée dans tout autre pays, à Berlin les Théistes n'ont pas osé se réunir en communion, & demander la permission d'élever à l'Eternel le seul temple peut-être digne de lui ... Et l'on croit à la tolérance! ... Pauvres Humains qui disputez sur tout, qui repoussez avec violence la contradiction la plus légère, vous parlez de tolérance! & il n'est pas un pays sur la terre, je n'en excepte pas les nouvelles républiques Américaines, où il suffise à un homme de pratiquer les vertus sociales pour participer à tous les avantages de la société ... Ah! parlez de tolérance, comme vous parlez de patrie, de lois, de constitution, de liberté, sans avoir ni lois, ni constitution, ni liberté, ni patrie. Peut-être à force de répéter ces mots, finirez vous par désirer de savoir ce que c'est; peut-être en viendrez-vous même jusqu'à n'être pas fâchés de jouir enfin d'une vraie tolérance, d'avoir une constitution, des lois, une liberté, une patrie... Parlez en donc; prononcez ces mots sacrés que votre légéreté profane, mais souffrez que ceux qui leur donnent un plus grand prix, une étendue plus vaste, qui se dévoueroient pour réaliser ce qu'ils expriment, qui voient dans la tolérance & la liberté les sauveurs du monde, et ne les voient que là; souffrez qu'ils veillent de près sur les ennemis que voudroient leur susciter les jongleurs de tous les rangs, de toutes les professions, de tous les genres. Tolérez Cagliostro, tolérez Lavater, tolérez Sailer, mais tolérez aussi ceux qui les dénoncent comme des insensés, parcequ'ils répugnent à prononcer qu'ils sont des fripons.

*) Dans le Royaume de Prusse, & c'est le premier exemple en Europe, si l'on excepte la Transsylvanie, où ils ont été trop nombreux de tout temps pour n'être pas tolérés.

FIN DE LA LETTRE.

APPEN-

APPENDIX

OU

ECLAIRCISSEMENS SUR LES THEISTES DE BOHEME ET LA PERSECUTION, QU'ILS ONT EPROUVEE EN 1783.

En 1783 on découvrit dans la Bohême un nombre considérable de familles de paysans qui professoient pour toute religion la croyance de Dieu. Aussitôt, soit que cette singularité réveillât le souvenir des troubles qui ont agité depuis peu d'années ces contrées, soit défaut de suite, soit désir de se rapprocher des idées catholiques, les prêtres & les Officiers de justice, c'est-à-dire ceux dont il falloit, en cette matière, se garder avec le plus de soin, furent chargés d'interroger ces pauvres gens, & de débrouiller leur théorie. Ils s'y prirent très mal comme on devoit s'y attendre. On pourra juger cependant par l'interrogatoire remarquable qu'un Ecclésiastique protestant de Presbourg fit subir à l'un de ces Théistes, si leurs dogmes sont dangereux, & s'ils méritoient d'être réprimés avec violence. Je rapporterai cet interrogatoire tel qu'il a été publié dans le tome 54. partie 2e de la Bibliothèque universelle Allemande.

„Ad normam ergo hujus dispositionis, Anno „1783 die 13. April, deductae sunt *** 120 circiter „Deistarum utriusque sexus personae, & praeterea ali„qui sic dicti Israelitae, seu Christiani ad Judaismum „degenerantes, sub custodia militari, quorum tamen „posteriorum numerus innotescere mihi non potuit.

„Id unum cognoui, istos numero esse pauciores. Com„morati hìc sunt usque ad diem 18. April. post hàc au„tem, eodem militari praesidio stipati, ulterius trans „portati.

„Die 14 Apr. ut hos homines propius possim „cognoscere, sextâ matutinâ contuli me ad diverso„rium Aurei Cerui, (erant enim dislocati per diverso„ria) atque obtentâ facultate hos homines compellandi, „duos ex ipsis viros, qui inter reliquos dicebantur cul„tissimi, ad cubile heri diversorii habui advocatos, qui„buscum etiam per unius horae spatium, de variis ad „statum, Religionemque ipsorum pertinentibus mate„riis miscui colloquia. Intrantes unà cum Decurione „cubile, salutarunt me more apud Slavos usitato: Deg „Wám Pàn Buh dobry'den; quibus ego amice resalu„tatis, primum quidem miserè ipsorum sorti indolui, „deinde cur ipsos alloqui cupiuerim, nimirum quum „varii varia de ipsis spargant in vulgus, ut ex proprio „ipsorum ore cognoscam veritatem, patefeci, denique „varias formavi quaestiones, ad quas illi serenâ fronte, „atque intrepidi responderunt.

„Summa colloquii haec fuit: *Quaestio.* Unde estis „oriundi? *Resp.* Ex Bohemia. Circulo Chrudimensi, „Dominio Caesareo Pardubicensi. Q. Quae est vestra „Religio? R. Deismus, Q. In quo autem ille consistit? „R. *Quod unum verum omnipotentem Deum credamus.* „Q. Quid autem de Christo statuitis? R. Fuisse homi„nem nobis similem. Q. Ergo Filium Dei fuisse non „creditis? R. Non credimus: quia unus Deus Pater „est verus Deus & Filium non potuit generare. Q. Cre„ditisne tamen, Christum vestrum esse Redemptorem? „R. Minime. Ille pro se ipso est passus & mortuus. Q. „Sed agnoscitisne tamen, pium & Sanctum Virum fuisse? „R. Omnino, in quantum ab homine poterat expectari. „Q. Qui ergo tantos cruciatus & tam atrocem mortem

„meruit?

„meruit? R. Si filius Dei fuiſſet, non fuiſſet paſſus ſe „cruci adfigi & occidi. Caeterum ipſe non deſiderat „ut plus de ipſo, quam de alio homine ſtatuamus. Q. „Atqui illa fuit contra eum maxima accuſatio, quod „filium Dei ſe dixerit eſſe. Ideo ſententia capitis ei dic„tata. Si hanc confeſſionem voluiſſet revocare, for„taſſis deſumtus fuiſſet de cruce. Sed ille conſtanter „uſque ad mortem ſe filium Dei eſſe adſeuerabat. Ergo „vult, ut pro tali eum habeamus. R. Hic defixis in „terram capitibus, nihil reſponderunt. Q. Creditis„ne tamen Chriſtum ex mortuis reſurrexiſſe! R. Non „credimus. Q. Ergo neque noſtram futuram reſur„rectionem? R. Neque hanc. Ideo enim Deus corpora „noſtra in morte deſtruit & animum ex illis educit, ut „corpora in terram reuertantur. Q. Ergo animae „immortalitatem tamen admittitis? R. Admittimus, di„cit unus, alter autem addidit: nos poſt mortem re„novabimur.

„Q. Admittitis ne Divinam Revelationem? R. „Nullam aliam, quam ubi ſe nobis Deus per opera ſua „revelavit. Sine Revelatione debet cognoſci. Q. Er„gone Codicem ſacrum rejicitis? R. *Non rejicimus, quin„imo et nos ipſum ſaepe legimus.* Q. Cui bono autem „eſt vobis, ſi negatis ipſum Divinam Revelationem con„tinere. Poſſetis eo ſecure carere. R. Poſſemus „omnino. *Sed tamen ipſo utimur, ubi bene dicit.* Sae„pius enim errat, & ſibi etiam ter in uno capite con„tradicit. Q. Habetisne exempla ejusmodi contradictio„num? R. Habemus e. g. Prophetæ in vaticiniis ſibi „contradicunt. Chriſtus mox dicit ſe eſſe Filium „Dei, mox iterum filium hominis, & iterum ego & „Pater unum ſumus; duo autem unum eſſe non poſ„ſunt. — Ad quae ipſorum dicta ego, perdilecti inquam „Amici, quam me veſtri miſeret, quod ita nectatis vobis „difficultates, ubi nullae ſunt. Interim, prouti vobis

„in antecessum sincerè declaravi ita & nunc repeto, me „non venisse, ut vos doceam, aut vobiscum disputem: „sed tantum ut vos cognoscam. Si enim ad ea, quae „vos objicitis, soluenda vellem excurrere, plus debe„remus habere temporis. Ad quae illi: ita omnino.

„Q. Colitisne Deum? R. Quidni colimus. Q. „Quomodo? R. Cantamus Psalmos Davidis, prouti & „unus ipsorum unam & alteram stropham, ex Psalmis „in Rhytmos Bohemicos redactis, coepit recitare. Ego „vero, ne hâc recitatione tempus mihi eripiat, quaero: „si Psalmos Davidis amatis & decantatis, quomodo „Christum potestis negare, quum David de Christo sit „vaticinatus? R. Nos facimus in Psalmis selectum. Cae„terum, nihil David et Prophetae sciverunt de Christo: „sed saltim Christus & Apostoli, si viderunt in aliquâ „voce aut re aliquam similitudinem, illam ad Christum „trahebant. Ita & hoc non est verum: Mosem de „Christo scripsisse. Nam quando Deut. XVIII. 8 „dicit: *Proroka Wzwudjm &c.* ille de Christo non cogi„tabat. Hic miser Bohemus integram exegesin hujus „prophetici dicti confuse coepit enarrare, sed retractus „est a me sequenti quaestione. Q. Ergo vos non estis „Christiani? R. Immo vero. Q. Atqui illi non pos„sunt dici Christiani, qui in Christum non credunt? „R. Neque nos credimus. Q. Sed estis tamen bapti„zati: quid statuitis de baptismo? R. Nos nihili faci„mus. Quid enim infans scit, quid cum ipso agatur? „Nos coacti sumus baptisma recipere. Q. Ergo si in „vestra libertate res foret posita, curaretisne infantes ve„stros baptizandos? R. Non curarèmus. Q. Atque „ita plane non estis Christiani, verum Naturalistae. R. „Nos neque Christiani sumus, neque Naturalistae, ve„rum *Deistae.* Q. Quis autem vos ita cognominavit? „R. Antehàc hoc nomen apud nos erat ignotum: sed „nunc ita vocamur, *quia unum verum Deum credimus.*

„Q.

„Q. Rogo vos dilectissimi, dicite mihi sincerè, „unde has vestras mirabiles opiniones hauseritis, & quis „primus inter vos disseminavit? R. Alii ita sunt nati & „educati a parentibus, alii ex Catholicis & Evangelicis, „Helvetis cum primis, ad nos accèsserunt, et adhuc acce„dunt. Q. Estisne magno numero? R. Multa centena, „et fortassis millena capita. Sed multi non sunt aperte „professi. Quid autem post nostram asportationem ac„tum sit, utrum & alii constantes permanserint, an vero „redierint ad Pontificios, aut quid agant, nobis non „constat. Q. Nonne irrepsit inter vos aliquis peregri„nus homo, qui vos ita turbavit & dementavit? R. „Nemo plane. Ad quae ego: patiamini quaeso, ut „meam vobis de hac re conjecturam promam. Mihi „videtur, continuas Cleri. Catholici et non nullorum „Domini praefectorum vexationes atque librorum „ademtiones, suspectam vobis Religionem Christianam „reddidisse. Ad haec unus ex ipsis, ego, inquit, plane „hâc viâ factus sum Deista. Ego 14 annis fui Evange„licus. Comparavi mihi impressos complures evange„licos libros, qui tamen continuo mihi eripiebantur. „Bis etiam S. Biblia magnis meis sudoribus, unum exem„plar post aliud procurata, mihi sunt erepta. Tandem „ergo coepi cogitare: *si Tu Domine Deus, permittis, „ut mihi continuo mei libri adimantur, ergo non vis, „ut ego te ex libris colam, sed saltim ex ratione;* ergo fac„tus sum Deista.

„Q. Quando autem vos aperte pro Deistis declaras„tis? R. Quidam nostrûm *illico post publicatam Toleran„tiam.* Q. Atqui in illa Tolerantia solis August. & Helv. „Conf. Protestantibus et Graecis non unitis libertas Re„ligionis conceditur? R. Nobis *initio in genere tantum „per dominium publicabatur, liberum esse cuivis Religio„nem quam velit confiteri.* Deinde obtinebamus scrip„tam breuem Resolutionem; sed & in illa *libertas in ge-*

„*vere* promittebatur. Denique tarde jam accepimus „*impressam*, in qua illae *limitationes exprimebantur*. „Ego tamen, pergit porro unus ipsorum, ascendi Wi„ennam ad Caesarem, & pro libero Religionis nostrae „exercitio institi. Q. Quid autem Caesar? R. Vestris „quidem conscientiis inquit, nolo vim inferre, sed hu„jusmodi tamen novam periculosam sectam in meis „bonis non possum tolerare; vos videritis. Q. Audio „praeter vos etiam alteram aliquam *Judaizantem sectam* „surrexisse in Bohemia? R. Omnino, prouti & nobis„cum sunt aliqui hujus sectae viri & feminae exportati. „Vocantur autem *Israëlitae*. Q. Quid autem hoc est „hominum genus? R. Volunt esse Judaei & ad prae„scriptum Legis Mosaicae vivere, circumcidere & „suillâ carne abstinere, Sabbatha celebrare & alia. Sed „istos Caesar non potest tolerare, *quia non possunt esse* „*milites*, & bis in septimanâ deberent feriari. Q. Re„cipiuntne isti sacrum Codicem? R. Recipiunt Vetus „Testam. Novo rejecto. Q. Ergo isti credunt Mosem „& Prophetas de Christo esse vaticinatos, quem fortassis „etiam cum Judaeis expectant? R. Omnino. Q. Quid „autem vos? R. Nos saltim naturam sequimur. Quae„vis stella in coelo habet propriam suam naturam, & „pariter quivis homo in terra. Hominis autem natura „cum stellae ejus naturâ concordat.

„Haec circiter erant ultima: interim, dum ego „explicare ipsis coepissem quam illi miseri sint homines, „cum ex unâ parte quidem, nihil fere credant, ex alterâ „autem parte, ita sint creduli & superstitiosi, ut putent „inter hominis & stellarum naturam, aliquam arcanam „sympathiam dari: audita est hora septima, quâ mihi „ad preces publicas erat eundum. Commendatis ergo „ipsis gratiae Divinae discessi, & illi quoque mihi bene „precati, ad suos redierunt.

„Caete-

„Caeterum, ego de his hominibus plane non du-„bito, posse ipsos a crassis suis erroribus reduci, si pru-„dens & pia accederet institutio. De sic dictis Israëlitis „plura referre potest Ven. *** qui occasionem hos com-„pellandi habuit. Summa, uti refert, eò redit, homi-„nes esse a Christi etiam nomine alienos, et qui initio „ne responso quidem dignati eum sunt. Desiderare „ipsos cum Judaeis circumcisionem, expectare Messi-„am, Hierosolymis regnaturum, & quae alia sunt hujus „generis.

„De horum origine, si quis conjecturis locus est, „sic sentio. Vixerunt miseri in Bohemia *Judaeis per-„mixti*, aut in horum vicinitate. *Per Clerum detine-„bantur in coecitate, adimebantur ipsis libri, Codices „Sacri, Nova Testamenta*, Judaeis interim *Mosem et Pro-„phetas* suosque alios *Rabbinicos libros securè legentibus*. „Ubi res veniebat ad Colloquia, quidni hi miseri Chris-„tiani vincebantur. Accedebat *Odium cleri et supersti-„tionis* quo magis, quam Evangelio Jesu Christi urge-„bantur. Inde aversatio ab ipsâ Christianâ Religione „atque ad Judaismum defectio.

On voit par cet interrogatoire que cette secte, si l'on veut lui donner ce nom, s'est divisée en deux partis; l'un desquels a passé de la religion protestante au théisme pur, & l'autre est devenu juif, précisément parce qu'il voyoit les Juifs jouir de la liberté de s'édifier selon les mouvemens de leur conscience dans leurs propres livres de religion, tandis qu'on enlevoit aux Protestans les leurs.

Mais n'est-ce pas une chose très-remarquable que ces bons paysans concluant de ce qu'on est toujours parvenu à leur enlever leurs Bibles que la volonté de Dieu n'étoit pas, qu'ils le connussent par les écritures, &

 s'élevant

s'élevant à cette idée sublime dans sa simplicité, de puiser leurs connoissances du grand Etre dans le seul livre qu'aucun prêtre ni bailli ne pouvoit leur ravir, DANS LE LIVRE DE LA NATURE ET DE LA RAISON?

Je rapporterai encore ici le Protocole dressé en Bohême, tel qu'on le trouve dans le journal historique de M. Meusel, (année 1783.); il contient beaucoup d'autres détails sur le même sujet. (No. 15.)

le 5. Mars 1783.

„D. Comment vous appelez Vous? R. Martin Barta „du village de Jarosow. D. Quelle a été ci-devant vo„tre Religion? R. D'abord la Catholique, ensuite la Con„fession helvétique. D. Quelle est actuellement votre cro„yance? R. La loi divine appelée autrement celle d'Israel: „c'est-à-dire celle qu'avoit eu Abraham avant la circoncisi„on. D. En quoi consiste maintenant votre Religion? „R. Je crois un Dieu, et rien de plus. Je ne crois pas „de Trinité de Dieu. Dieu est au ciel; je suis fils de „Dieu; et le Saint Esprit est en moi. Je n'ai de foi ni „au batême, ni à la circoncision; mon esprit est immor„tel. Ce qui est écrit d'un Dieu dans la Bible, voilà ce que „je crois, et rien au delà, car Moïse y a rapiécé *) ce „qu'il a voulu: il étoit homme comme moi; et l'impri„meur à Halle a achevé dans sa Bible de Halle, par ses „longues citations du vieux Testament dans le nouveau, du „nouveau dans l'ancien, d'embrouiller la chose; car tout ce „qui est écrit dans le nouveau Testament revient entière„ment à ce que dit l'ancien. Je crois de ce dernier les „dix commandemens, et du nouveau, le Notre Pere: „tout le reste, qu'il soit né un fils de Dieu, et ce qui „ressemble à cela, je n'en crois rien. D. Qui vous a con„duit

*) *Neptaczal* est le mot bohême, qui peut également signifier: *ajouté beaucoup de bêtises.*

„duit à une pareille religion? R. L'Esprit du Seigneur „que j'ai en moi. D. Voulez vous retourner à votre an„cienne croyance? R. Absolument point, la Confession „Helvétique ne sert même à rien. Ah! si seulement Dieu „ne nous avoit pas accablé du fléau de cette Confession „Helvétique! D. Il faut donc vous faire circoncire, et „vous abandonnerez votre patrie. R. Nous quitterons „volontiers pour l'amour de notre Dieu unique, notre „patrie, et tout: nous allons partir. Mais nous ne voul„lons pas nous laisser circoncire; car il n'est pas possible „que Dieu le Seigneur après avoir créé l'homme en en„tier, ait ordonné après cela de lui rogner les parties „naturelles."

Assurément, on peut s'étonner que de simples paysans, qui, dans tous les pays du monde, croient sans réfléchir et à jamais ce qu'ils ont cru une fois, soient parvenus à des idées si claires et si justes, entremêlées de quelques singularités sans doute, mais qui supposent une très grande sagacité. Comment, dit très bien M. Dohm, (*über die bürgerliche Verbesseruug der Juden*) comment des hommes dans la tête desquels *Moyse* et *l'imprimeur de Halle* sont si près l'un de l'autre, ont ils su démêler avec tant de discernement les grandes vérités fondamentales de la religion? comment, procédant à une réforme totale de leur ancienne croyance, n'ont-ils précisément rejetté et conservé ni plus, ni moins qu'ils n'ont fait? quelle candeur! quelle modération! quelle simplicité! qui mérita jamais plus d'estime! — Eh bien! voici comment leur Souverain leur a témoigné la sienne. Quoiqu'il eut dit à Vienne à leurs députés ces propres mots; NOLO VESTRIS CONSCIENTIIS VIM INFERRE; par un édit qu'a publié le 11 Mars 1783 le conseil Aulique de la guerre (Hof-Kriegsrath) le meilleur des convertisseurs comme on voit bien, ces malheureux ont été séparés les uns des autres et transportés dans les provinces les plus éloignées des Etats Autrichiens, dans la Hongrie, la Tran-

ſylvanie, la Gallicie, et la Boukowine. Leurs biens n'ont pas été confisqués, comme on l'a dit dans les gazettes, mais adjugés à leurs enfans audeſſous de quinze ans, et, à leur défaut, aux plus proches héritiers naturels des proſcrits. Ceux ſeulement, dit un panégyriſte de l'Empereur, qui ſe ſont trouvés en état de porter les armes ont été pris pour le ſervice. A la vérité, on a pourvu à l'entretien des vieillards, des femmes et des enfans, ſoit aux frais du département de la guerre, ſoit en les employant au métier de garde-malades, &c. On en a nourri d'autres gratuitement, ſurtout les perſonnes du ſexe non mariées; et il a été expreſſément défendu d'en agir mal avec ces bonnes gens qui ne veulent croire qu'à Dieu; mais on a enjoint aux eccléſiaſtiques de chercher à les convertir. On me permettra de compter pour rien la condition *qu'ils ne s'y prendront pas d'une manière importune*; car cela, par exemple, n'étoit pas au pouvoir de l'Empereur, quand il l'auroit voulu de bonne foi, et il ne l'a pas voulu longtemps, puis qu'il a depuis cherché à impoſer ſilence aux Théiſtes par un reſcrit impérial qui ordonne, que 24 coups de bâton leur ſeront diſtribués et douze ſeulement à leurs dénonciateurs. Telle eſt la tolérance du 18e. ſiécle!

J'ai tiré une bonne partie de ces faits d'un Poſtſcriptum du 2e. volume de l'ouvrage de M. Dohm, intitulé *de la réforme politique des juifs*, où il rapporte une lettre d'un partiſan très zélé de l'Empereur, qui cependant eſt forcé de révéler la plûpart de ces détails. M. Dohm lui mêmes, ſéduit alors par les premieres innovations de ce prince actif a eſſayé, ſinon de juſtifier, dumoins d'excuſer la perſécution des Théiſtes. Il venoit de remarquer combien il y avoit d'inconſéquence dans la politique moderne qui tolère (quoiqu'avec beaucoup d'oppreſſion très impolitique) les Juifs et tant d'autres ſectes déraiſonnables, et qui refuſe la tolérance aux ſimples adorateurs d'un Dieu rémunérateur; c'eſt-à-dire à ceux qui profeſ-

ſent